

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANCAISE

N° :.....



DOMAINE : LETTRES ET LANGUE
ETRANGERES
FILIERE : LANGUE FRANCAISE

OPTION : LITTERATURE GENERALE ET
COMPAREE

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par: BENZAOUI Hanane

Intitulé

Haine et amour au carrefour de l'interculturel.

Étude comparative de : *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* de

Chahdortt Djavann et *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*

de Leïla Slimani.

Soutenu devant le jury composé de:

Dr. LABIDI Souad

Université de M'sila

Président

Dr. BOKHALAT Djamel

Université de M'sila

Rapporteur

Dr. CHETOUANI Noura

Université de M'sila

Examineur

Année universitaire : 2017 /2018

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANCAISE

N° :.....



DOMAINE : LETTRES ET LANGUE
ETRANGERES

FILIERE : LANGUE FRANCAISE

OPTION : LITTERATURE GENERALE ET
COMPAREE

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par: BENZAOUI Hanane

Intitulé

Haine et amour au carrefour de l'interculturel.

Étude comparative de : *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* de

Chahdortt Djavann et *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*

de Leïla Slimani.

Année universitaire : 2017 /2018

Mes remerciements vont à M. Boukhalat Djamel pour

avoir accepté d'encadrer ce mémoire, pour son aide, sa
patience et ses précieux conseils.

Ma plus profonde gratitude et mes remerciements vont
aussi à tous les professeurs du département de français qui
m'ont enseignée à l'université de M'Sila.

Dédicace

Ce travail est dédié à :

Mes parents : Ahmed et Djamila

Mes frères : Redhouane et Saber

Mes sœurs : Hiba, Houda et Radhia

Mes belles-sœurs : Amel et Hadjer

Mes beaux-frères : Ali, Saïf et surtout Mustapha

Mes neveux et mes nièces surtout : Souhila et Maria

Table des matières

Introduction	02
❖ Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte	05
I-Autour de la littérature francophone maghrébine	05
I.1 Littérature francophone féminine algérienne et tunisienne	07
I.2 Littérature féminine franco-marocaine	09
I.3 Thématiques d'une littérature	09
I.3.1 Amour et sexualité dans la littérature marocaine	11
I.3.2 La femme et l'Islam	12
II. Autour de la littérature francophone persane	12
II.1 Genèse de la francophonie en Iran	14
II.2 Littérature francophone persane féminine	17
III. Littérature migrante.....	20
IV. Autour du texte slimanien	20
IV.1 Slimani : vie d'une femme	21
IV.2 Thématiques et structure romanesque	28
V. Autour du texte djavannien	28
V.1 Djavann : une femme, une auteure	29
V.2 Thématiques et structure romanesques	36
VI. Haine, amour et sexualité : quelques repères.....	37
VI.1 Repères psychologiques freudiens	38
VI.2 Anthropologie arabo-musulmane.....	
❖ Chapitre II : Manifestations thématiques	
I. Constance thématique de la haine et de l'amour.....	43
II. Haine et amour dans l'écriture slimanienne et djavannienne	44
II.1 Amour de l'écriture	44
II.2 Amour de la langue française	47
II.3 Amour de liberté.....	48
II.4 La haine sociale	52
II.5 La haine de la religion	57

II.6 L'amour maternel (amour moral)/Antipathie parental.....	65
II.7 L'amour platonique (amour moral)	66
II.8 La sexualité : haine et amour (moral et corporel).....	67
II.8.1 La virginité (haine corporelle et morale).....	67
II.8.2 L'amour charnel (amour corporel)	69
II.8.3 L'amour passionnel (amour moral et corporel).....	71
II.8.4 La masturbation (amour moral et corporel de soi)	72
II.8.5 Le viol (source de haine corporelle)	73
II.8.6 Asexualité (haine corporelle), homosexualité (amour moral et corporel) et humiliation sexuelle (haine morale et corporelle).....	75
Conclusion	81
Bibliographie	84

Introduction

Introduction

Dans son sens général, ce travail soulève un thème en double qui apparaît antithétique dans une première vision : l'amour et la haine. Mais si ces deux notions apparaissent- au commencement- opposées, elles représentent une réalité romanesque si indiscreète dans les ouvrages de la franco-iranienne Chahdortt Djavann et la franco-marocaine Leïla Slimani : *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* et *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*.

L'une des raisons d'un choix du thème pareil est, en notre connaissance, la carence en travaux qui ont été réalisés sur ces deux auteures contemporaines. Une autre cause appartenant à la littérature, réside dans le fait que Chahdortt Djavann et Leïla Slimani sont des auteures issues de l'immigration et ayant choisi de faire de la France leur nouvelle patrie. Elles ont voulu montrer à travers les thématiques de leurs œuvres, une image critique de leurs sociétés d'origine. Elles parlent surtout de la femme et la liberté féminine, qui reste un thème obsessionnel. Ainsi les deux titres provocateurs de notre corpus, et l'écriture transgressive slimanienne et djavannienne.

Entre deux extrémités haine et amour apparaissant au début contradictoire, se situent les œuvres romanesques des auteures francophones Chahdortt Djavann et Leïla Slimani. C'est à partir de ce constat, et dans l'intention d'appréhender une littéarité textuelle à travers deux notions et émotions, nous nous trouvons face à la problématique suivante :

Comment et quelles sont les images de la manifestation de l'amour et de la haine dans l'écriture de Chahdortt Djavann et Leïla Slimani ? Nous pensons qu'une question pareille peut s'ouvrir sur plusieurs autres, une d'elles qui pourrait servir ce mémoire est la suivante : Quelle distinction peut-on établir entre deux contextes distincts, l'un laïque et l'autre religieux ?

L'écriture des deux auteures traduit une représentation de la réalité de la société musulmane marocaine et iranienne, car les deux auteures remettent en question l'amour et par conséquent la sexualité, les traditions, la politique et la religion de cette société, à travers des histoires de femmes, de leur corps, de sexe, en

Introduction

voulant échapper à un univers traditionnel considéré comme oppressif et entravant corporellement et sexuellement.

C'est à partir de l'intégration à une nouvelle société et l'adoption des nouvelles cultures, qui sont différentes aux siennes que Leïla Slimani et Chahdortt Djavann qui s'inscrivent dans la littérature migrante arrivent à mettre en valeur les convictions de leurs sociétés d'origine.

La thématique que soulève ce travail fait appel à une approche très connue et répandue : la sociocritique. Inspirée par l'approche théorique de Lebrun et Luc Collès « *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique – France – Québec – Suisse* » (2007) (qui regroupent des thèmes abordés constamment dans la littérature migrante comme : l'espace, le temps social et politique (ex : le passé, la révolte politique), les comportements (ex : les relations familiales, la sexualité),... nous allons examiner deux traits importants de la littérature migrante : « La critique sociale » et « La transculturation », où nous tentons dans cette étude de comparer ces deux œuvres qui s'inscrivent dans la littérature migrante et qui se croisent au carrefour de l'écriture féminine, et au carrefour des cultures occidentales et arabo-musulmanes.

Notre objectif se résume dans l'exposition de la vision de l'amour et de la haine dans ses deux dimensions corporelle et affectif dans sociétés et cultures différentes, à partir de ces deux traits.

Pour bien mener ce travail, cette recherche est scindée en deux chapitres : le premier se concentra autour la littérature féminine franco-maghrébine, franco-persane, et autour la littérature migrante ainsi qu'un aperçu sur le corpus les notions-clés de ce travail. Dans le deuxième chapitre, nous abordons l'analyse de deux ouvrages, où nous tentons de dégager les différentes manifestations de l'amour et de la haine dans l'écriture djavannienne et slimanienne.

Nous essayons de voir la conception romanesque et via elle la vision sociale à l'amour et la comparer dans deux pays, deux cultures et deux religions différentes. Nous ferons la même démarche pour la deuxième notion (la haine) pour arriver à la fin à repérer les points de divergence et de convergence des deux romans.

Introduction

Dans l'espérance que ce travail représenterait un début pour d'autres recherches plus fructueuses et profonde.

Chapitre I :

Littérature au féminin :

Texte et contexte

I- Autour de la littérature francophone maghrébine

« *La littérature, c'est raconter la vie, ses faiblesses, événements, troubles et pulsions*¹. ». C'est ce qu'on a remarqué de la littérature francophone maghrébine, qui fait partie d'une littérature francophone qui donne lieu à des métissages culturels, à des ouvertures et des possibilités offertes par la langue étrangère, entre deux mondes l'un oriental et l'autre occidental. Elle recouvre toute la production littéraire d'auteurs (es) d'origine maghrébine qui s'expriment essentiellement en langue française, elle se compose d'une part de Maghreb et d'autre part de « langue française » c'est-à-dire de deux univers culturels qui se rencontrent, se confrontent et s'enrichissent, avec une particularité qui réside dans l'existence d'une culture arabo-berbère et musulmane que l'influence française a modelée de façons différentes. Cette culture musulmane se manifeste clairement à travers les deux ouvrages de Leïla Slimani et Chahdortt Djavann.

I- 1- Littérature francophone féminine algérienne et tunisienne

Les carrières littéraires des écrivaines sont moins nombreuses que celles des hommes. Leurs présences de plus en plus significative dans le paysage littéraire que dans ces dernières années qui prouve cependant qu'elles en ont long à dire sur leur époque, leur pays, leur culture, qu'elles soient poètes, romancières, nouvellistes ou essayistes. Elles produisent d'abord autant des œuvres romanesques que des œuvres dans des domaines aussi diversifiés que la nouvelle, la poésie, l'essai, mais plus rarement le théâtre.

Un exemple notoire : « en poésie, pour la première fois, vient de paraître une anthologie de textes réunis par Christiane Laïfaoui qui présente *30voix de femmes à travers 180 pages de poésie contemporaine algérienne de langue française*, intitulée *Le silence éventré*². Ces extraits des œuvres de poètes algériennes (dont certains inédits) expriment les souffrances de la torture subie par leurs auteures et l'emprisonnement

¹-Mokhtari Rachid, *Le nouveau souffle du roman algérien*, édition chihab, 2000, p 19.

² Christiane Laïfaoui, *Le silence éventré, 30voix de femmes à travers 180 pages de poésie contemporaine algérienne de langue française*, Paris, Le Carbet, 2003.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

pendant la guerre de libération, d'autres évoquent les tragédies de la guerre sans nom qui a ravagé le pays durant les années 1990, d'autres enfin évoquent le déracinement, l'exil et les aspirations à la liberté³ ». On peut noter également d'autres, comme Djamilia Debèche⁴, l'auteure de deux romans : *Leïla, jeune fille d'Algérie* (1947) et *Aziza* (1955). Adoptant un style réaliste de l'époque, et crée des personnages de femmes qui profitent d'une instruction moderne sans perdre leurs racines algériennes. Fadhma Aït Mansour, mère de Taos et Jean Amrouche, qui publie en 1968 *Histoire de ma vie*, qui, comme son titre l'indique, est un récit de vie où elle raconte l'existence rude dans les montagnes d'Algérie. Assia Djebar⁵, avec ses œuvres qui évoquent la vie au quotidien des Algériennes, l'histoire de l'Algérie et les drames qui ont bouleversé et bouleversent encore ce pays. Son œuvre compte de nombreux romans : *La soif* (1957), *Les impatients* (1958), *Les enfants du Nouveau Monde* (1962), *Les alouettes naïves* (1967), *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1980), *L'Amour, la fantasia* (1985), *Ombre sultane* (1987), *Loin de Médine* (1991). De plus en plus dépouillée et libre, l'écriture d'Assia Djebar va vers la tristesse et la colère dans *Le blanc de l'Algérie* (1996), *Oran langue morte* (1997) ainsi que dans son essai, *Ces voix qui m'assiègent* (1999) et vers l'érotisme dans *Les nuits de Strasbourg* (1997). Aïcha Lemsine⁶, publie plusieurs œuvres : *La chrysalide* (1976) et *Ciel de porphyre* (1978), et un essai, *Ordalie des voix* (1983). Elle trouve sa place parmi les écrivaines de la deuxième génération qui adoptent un discours sur l'identité nationale ou la guerre de libération avec ses romans qui se caractérisent par des histoires d'amour d'héroïnes qui doivent affronter de multiples obstacles. Maïssa Bey⁷ qui signe d'abord *Au commencement était la mer* (1996)..., puis *Nouvelles d'Algérie*, en 1998, *Puisque mon cœur et mort* (2010), *Hizya* (2015), son propos s'inscrit dans le courant de la « littérature de l'urgence ». Et Malika Mokeddem⁸ avec son œuvre qui s'inscrit dans la foulée de celle d'un Ben Jelloun dans la mesure où

³ Christiane Ndiaye, *Introduction aux littératures francophones : Afrique. Caraïbe. Maghreb*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 241.

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Djamila_Deb%C3%A8che (consulté le 07 jan.2018)

⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Assia_Djebar (consulté le 07 jan.2018)

⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/A%C3%AFcha_Lemsine (consulté le 07 jan.2018)

⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%AFssa_Bey (consulté le 07 jan.2018)

⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Malika_Mokeddem (consulté le 07 jan.2018)

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

elle met en cause les rôles que l'organisation traditionnelle de la société impose aux hommes et aux femmes. Elle a fait paraître plusieurs romans comme : *Des rêves et des assassins* (1995), *La nuit de la lézarde* (1998), *La transe des insoumis* (2003), *Mes hommes* (2007).

Bien que les romancières algériennes occupent une grande place dans la littérature des femmes du Maghreb, les Tunisiennes⁹ ne sont pas absentes de la scène littéraire et elles se préoccupent également, à leur manière, de l'actualité sociale. Comme Sophie El Goulli qui publie *Vertige solaire* (1981), Amina Saïd, l'auteure de *Paysages nuit friable* paru en 1980 et *Métamorphose de l'île et de la vague* (1985). Souad Guellouz, avec son roman *Les jardins du Nord* en 1982 qui décrit la vie dans la grande bourgeoise tunisienne avec beaucoup de réserve et de pudeur. Jalila Hafsia qui publie, *Visages et rencontres*, en 1981, ouvrage présente plus de 150 entretiens avec des personnalités littéraires du Maghreb et d'Europe. Cependant, parmi les nouvelles voix féminines de la littérature tunisienne, plusieurs s'écartent du militantisme, pour faire simplement œuvre de création, comme le note Tahar Bekri : « *Les thèmes abordés dans les différents romans publiés en français par des tunisiennes, apparaissent comme des analyses sociales ou des peintures parfois intimistes qui refusent de s'enfermer dans le discours féministe revendicatif que l'on retrouve dans les œuvres de langues arabe pour se consacrer au travail de l'écriture*¹⁰. » C'est le cas des œuvres d'écrivaines telles qu'Alia Mabrouk, Syrine, Faouizia Zaouari, Azza Filali, Aïcha Chraïbi ou Dorra Chammam.

I. 2 Littérature féminine franco-marocaine

La littérature marocaine d'expression française est une conséquence de la colonisation de Maroc par la France (1912-1956) dont elle offre une grande richesse d'œuvres et d'auteurs tant en nombre qu'en diversité.

L'écriture féminine marocaine par rapport à l'algérienne, ne s'est pas démarquée et n'a pu s'imposer auprès de celle de l'homme qu'à partir les années quatre-vingt avec une écriture de contestation qui naît et commence à revendiquer son autonomie. C'est

⁹ Christiane Ndiaye, *Introduction aux littératures francophones : Afrique. Caraïbe. Maghreb*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 246.

¹⁰ Tahar Bekri, *De la littérature tunisienne et maghrébine*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.39.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

lors de cette décennie que la littérature marocaine francophone fait son entrée sur la scène littéraire d'abord avec des écritures des auteures qui s'inscrivent plutôt dans le genre autobiographique : *Aïcha la rebelle* de Halima Ben Haddou, *Badia Haj Nacer*, *Leila Houari*, *Farida Elhany*, *Mourad Amina Chebbab*, *Noufissa Sbaï* qui publie *L'Enfant endormi*. D'autres auteures préfèrent de s'exprimer de manière lyrique comme *Saida Menebhi*, *Rachida Madani*, *Fatima Chahid*, *El Melih Selma*.

Au vingt-et-unième siècle, l'écriture féminine commence à connaître un grand développement surtout au niveau thématique, avec des sujets tabous, grâce au nouveau contexte politique et les réformes qui sont introduits au Maroc au niveau social et politique qui libèrent à la fois l'expression générale, chez l'homme et la femme et le nouveau code de la Famille qui libère surtout la femme marocaine des lois ancestrales et séculaires qui faisaient d'elle un être inférieur et inapte à toute responsabilité, et la femme-écrivain n'échappe pas à la règle. Comme l'atteste *Sanae Ghouati* :

« Avec cette avancée dans le domaine législatif, la femme-écrivain commence à se détacher de l'écriture réaliste liée à la cause féminine, d'autant plus que ces questions sont devenues le cheval de bataille des associations féministes et celles des droits de l'homme, pour se consacrer à d'autres questions d'ordre créatif et esthétique. C'est ainsi qu'un nombre important de textes surprennent par la fraîcheur de leur regard sur la société, leur vision du monde insolite, leur dénonciation d'une morale pesante pour les femmes, leur questionnement des genres, bref leur dépassement des frontières, des territoires et des idéologies. Au départ, cette littérature se préoccupe d'abord de l'image de la femme soumise, divorcée, stérile, claustrée, sorcière, prostituée, etc. Mais au 21^e siècle, l'écriture féminine marocaine devient avant tout prise de parole pour dire notamment ce qui est le plus censuré, le plus opprimé socialement, la sexualité et le corps qui seront exaltés en tant qu'éléments de trouble, de désordre et de transgression. En s'appropriant la plume, la femme s'approprie non seulement la langue qui permet de dire, de dénoncer toutes les injustices subies, mais aussi son corps qui fut, pendant des siècles, confisqué par l'homme, si ce n'est par la société entière, vu que c'était sa source magique et intarissable où il puisait toute la matière de sa création, un sujet inlassablement renouvelé. Expropriée de son corps, la femme était

également dépossédée de son identité et du droit de laisser ce corps s'exprimer. En se réappropriant petit à petit ce corps, la femme peut désormais dire son intériorité et s'assumer comme être entier et indivisible en laissant ce corps s'approprier également les espaces extérieurs qui n'étaient occupés que par l'homme¹¹ ».

I.3 Thématiques d'une littérature

I.3.1 Amour et sexualité dans la littérature marocaine

Si tout un ensemble de représentations médiatiques ou intellectuelles a tendance à définir le Maroc comme un pays traditionaliste, fortement empreint de conservatisme religieux, et comme une société musulmane dans laquelle la femme n'ose pas s'exprimer ouvertement sur sa sexualité, ses amours et son rapport au corps, elle n'ose pas encore dire ses désirs et ses relations charnelles.

Depuis les romans de Mohamed Choukri écrits dans les années 1970, évoquant explicitement la sexualité dans les villes et les villages du Maroc, *Livre du sang* d'Abdelkébir Khatibi qui traite d'hermaphrodisme, à *Mélancolie arabe* d'Abdellah Taïa, aux différents livres de Mohamed Leftah, où il décrit la sexualité marginale dans les milieux codés de la nuit. *Harrouda* de Tahar Benjelloun a été justement applaudi et dénoncé en raison de ce rapport au sexe, dans *Messouda* d'Abdelhak Sarhane, dans *Le pain nu* de Mohamed Choukri ... jusqu'aux couvertures d'hebdomadaires parlant de la virginité, la prostitution et l'homosexualité, on peut remarquer que l'amour et la sexualité comme sujets tabous sont extrêmement présents dans les espaces publics marocains et dans la littérature marocaine. C'est dire que la littérature marocaine n'a jamais connu de tabou, depuis la naissance du roman marocain et jusqu'à aujourd'hui, surtout avec des auteures qui brisent le tabou de la sexualité féminine, comme : Souad Bahéchar dans *Ni fleurs ni couronnes*, Ghita El Khayat, dans son roman *la Liaison*, et *L'Amande* de Nedjma. Comme ses dernières Leïla Slimani dans son roman *Dans le jardin de l'ogre*¹², dresse le portrait d'une femme à la libido insatiable comme une métaphore un peu extrême de la sexualité des jeunes femmes marocaines par *Adèle*,

¹¹Sanae Ghouati, Université Ibn Tofail – Kénitra, L'écriture du corps dans la littérature féminine marocaine. Cas de Souad Bahéchar dans *Ni Fleurs ni couronnes*.2014, p. 57.

¹² Leïla Slimani : *Dans le jardin de l'ogre*, Gallimard, 2014.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

L'héroïne de Leïla Slimani qui aurait tout, a priori, de la bourgeoise bien comme il faut, spécialisée dans la politique internationale, cette journaliste en presse écrite a épousé Richard avec lequel elle vit dans le "beau XVIIIe". Mais cette mère de famille n'aime pas sa vie et elle n'a jamais eu d'autre ambition que d'être regardée et d'être désirée, où Leïla Slimani déclare :

*« Pourtant, il me semble que les Maghrébins sont très bien placés pour aborder des thématiques liées à la douleur sexuelle, à la frustration ou à l'aliénation. Le fait de vivre ou d'avoir grandi dans des sociétés où la liberté sexuelle n'existe pas fait du sexe un objet d'obsession permanente. La sexualité est d'ailleurs une problématique très présente dans la création littéraire contemporaine. On la retrouve chez Mohamed Choukri, Tahar Ben Jelloun, Mohamed Leftah, Abdellah Taïa. La littérature érotique, sulfureuse même, continue de se réinventer notamment chez des femmes comme la Libanaise Joumana Haddad, la mystérieuse Nedjma ou bien la Syrienne Salwa Al Neimi, dont le livre, *La Preuve par le miel*, a été un succès de librairies. Mon premier roman n'a donc rien d'une exception. Et je crois même pouvoir dire que ce n'est pas un hasard si j'ai construit un personnage comme Adèle : une femme frustrée, qui ment, qui mène une double vie. Une femme rongée par les remords et par sa propre hypocrisie. Une femme qui contourne les interdits et qui ne jouit pas. Adèle est, d'une certaine façon, une métaphore un peu extrême de la sexualité des jeunes femmes marocaines. » (SM, p.11)*

Dans son roman, l'auteure utilise une langue crue pour décrire l'acte charnel comme par exemple :

« Adèle est déjà nue. Elle lui griffe le cou, lui tire les cheveux. Il se moque et s'excite. Il la pousse violemment, la gifle. Elle saisit son sexe et se pénètre. Debout contre le mur, elle le sent entrer en elle. L'angoisse se dissout. Elle retrouve ses sensations. Son âme pèse moins lourd, son esprit se vide. Elle agrippe les fesses d'Adam, imprime au corps de l'homme des mouvements vifs, violents, de plus en plus. Elle essaie d'arriver quelque part, elle est prise d'une rage infernale. « Plus fort, plus fort », se met-elle à crier.¹³ »

¹³ Leïla Slimani, *op. cit.*, p.16.

Cette dernière publie un autre ouvrage *Sexe et mensonges*¹⁴ paru aux éditions les Arènes, traite spécifiquement les différents aspects de la sexualité féminine. (Forme avec le roman djavannien, le corpus de notre mémoire)

I.3.2 La femme et l'islam

On entend actuellement que la femme n'a aucun droit dans l'islam, qu'elle a plus de devoirs que l'homme, qu'elle vit dans l'humiliation et la soumission, où elle serait battue, voilée, lapidée, excisée, lésée dans son héritage, surtout avec l'élévation des voix contre cette religion qui est la cible de multiples critiques et accusations, mais c'est le Coran, qui est venu corriger la déviation intellectuelle et comportementale qui a marqué la conception de la femme chez les civilisations et les religions anciennes, où la femme a essuyé une grande injustice. Elle a été dépourvue de ses droits les plus élémentaires et fut souvent considérée comme inférieure à l'homme autant sur le plan physique que moral. Selon le *Dictionnaire élémentaire de l'Islam* : « *Le Coran avait pris en considération les coutumes d'une société primitive. C'était une époque, comme d'ailleurs dans toutes les sociétés de niveau culturel similaire, où la polygamie était autorisée et où les femmes étaient des objets dont les maris disposaient à leur guise, à l'exception d'une infime minorité d'entre elles d'une classe sociale élevée. La pratique d'enterrer les filles dès leur naissance était courante mais épargnait la classe aisée. Elle s'appliquait dans certaines familles d'un rang politique et social inférieur. Il n'était pas accordé au « sexe faible » la jouissance de disposer d'elle-même et de ses intérêts. À ce sujet, la généralisation fausserait la compréhension de la période djahilienne. L'exemple de Khadija, future épouse du prophète et commerçante avisée, est suffisamment éloquent. Le prophète, conformément aux prescriptions coraniques, introduisit, dans le statut de la femme, des droits inspirés par la morale et la justice. La femme devenait l'égale de l'homme devant la Loi avec des droits de propriété, d'héritage et de gestion personnelle de ses biens. Elle devint libre de travailler, d'acquérir des biens et de les utiliser selon son vouloir. La même démarche sur le plan de la répudiation. L'homme se séparait de son épouse aussi facilement que d'une poussière de son vêtement. L'Islam réglementa cette rupture en insistant sur le fait que*

¹⁴ (S M, 2017.)

des choses les plus licites, le divorce était la plus détestable. Il en fut de même du mariage devenu un contrat que les deux parties s'engageaient à respecter. L'application des droits de la femme ne fut pas toujours observée. Sa situation actuelle n'est que le produit d'une évolution historique au cours de laquelle la pensée islamique subit des altérations provoquées par les falsifications des hommes et par les coutumes des pays où la religion se répandit, ce qui favorisa, par certains de leurs aspect, le développement de dispositions contraires à l'essence du message divin lequel prône l'égalité spirituelle, sociale et culturelle¹⁵. »

Donc, c'est Le Coran qui énonce clairement que les hommes et les femmes sont de même nature spirituelle et humaine, et surtout recommandé le respect des femmes.

II. Autour de la littérature francophone persane

La littérature persane¹⁶ d'avant la Révolution pose des questions sur le caractère du peuple iranien. Des écrivains tels que Sadegh Tchoubak ou Goli Tarraghi ont cherché dans leurs romans à saisir les aspects cachés de l'existence des Iraniens, afin d'en déterminer la place et la présence dans le monde actuel. Le besoin d'évolution, qui a déclenché la Révolution islamique en 1979, a incité les écrivains à de nouvelles expériences, de sorte que la date de 1980 peut être considérée comme le début d'une nouvelle période de l'histoire de la littérature iranienne, qui, tout en gardant ses liens avec la tradition, se rapproche de nouveaux modes d'écriture développés en Occident, surtout en France, et précisément par des auteures femmes

II.1 Genèse de la francophonie en Iran

En Iran, le français n'est jamais entré dans le pays par le biais de la colonisation mais par le biais de certaines élites sociales et culturelles qui ont adopté cette langue, qui se présente encore dans la société iranienne comme une langue de luxe et une langue bourgeoise. La majeure partie des gens qui parlent le français sont soit les professeurs et les étudiants du FLE soit les gens appartenant aux autres domaines

¹⁵ Tahar Gaïd, *Dictionnaire élémentaire de l'Islam*, Office Des Publication Universitaires, 1982, pp.145-146.

¹⁶ - <https://www.babelio.com/livres-/litterature-iranienne/4581> (Consulté le 2 fév. 2018)

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

scientifiques et artistiques ou même professionnels qui ont étudié quelque temps en France ou dans les autres pays francophones du monde ou pour n'importe quelle raison.

Depuis le XVII^e siècle qui a marqué une époque où l'Église a entrepris une tâche importante en vue d'envoyer ses missionnaires français interprètes en Perse, au commencement de la traduction des livres scientifiques, littéraires et historiques durant le règne de Naseroddin Chah (1848-1896), à la construction de l'école polytechnique en 1851 Dar ol-Fonun, où l'enseignement scientifique se faisait en français, par des français et des iraniens qui sont déjà étudiés en France, le français est devenu, pour de nombreuses années, la langue de l'enseignement supérieur. Ce qui l'atteste ces deux professeurs enseignant dans les grandes universités iraniennes : Dr Mahmoud Reza Gashmardi (de l'Université Tarbiat Modarres) et Dr Ebrahim Salimikouchi (de l'Université d'Ispahan) dans l'article "Parcours de la francophonie en Iran : une francophonie latente" : *«l'enseignement du français, initié au XVII^e siècle, atteignant son sommet au XIX^e siècle avec l'ouverture du Dâr ol-Fonun, a fait marche arrière au début du XX^e siècle, et plus encore après la Deuxième Guerre mondiale. Pourtant, la francophonie connaît à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle (entre 1990 et 2010) un nouveau regain dans le pays. Actuellement, le français est enseigné dans vingt départements universitaires publics et privés dans les grandes villes au niveau de la licence, de la maîtrise (Master II), et du doctorat. Au niveau de la licence, il y a deux filières : langue et littérature française et traductologie. Au niveau du Master II, il y a quatre filières : littérature, didactique, traductologie et plus récemment les études françaises. Au niveau du doctorat, il existe deux filières : la littérature française et comparée, et depuis l'année dernière (2010), la didactique du FLE. Le français s'enseigne au niveau secondaire dans la capitale et dans quelques grandes villes de province. En plus, une demande croissante pour le français se fait sentir depuis une dizaine d'années, dans les instituts privés, en particulier, pour ceux qui veulent se rendre dans les pays francophones¹⁷. »*

¹⁷ Mahmoud Reza Gashmardi, Ebrahim Salimikouchi, Parcours de la francophonie en Iran : une francophonie latente, *Alternative Francophone vol.1, 4(2011): 99-112* in <http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/af>

II.2 Littérature francophone persane féminine

L'un des courants importants de ces trois dernières décennies en Iran¹⁸, est dû à la production féminine, avec des œuvres iraniennes qui donnent à voir et questionnent les multiples facettes de la condition féminine. À partir de 1960 où les femmes ont acquis le droit de vote et ont vu s'améliorer leur situation, le statut social de l'écrivaine ainsi que le nombre, les sujets et le ton des romans dont les auteurs sont des femmes ont beaucoup évolué, avec l'apparition du premier roman dont à la fois l'auteur, le narrateur et le personnage principal sont une femme. Il s'agit de *Sou Va Choun (Le deuil de Siavosh)*, roman paru dix ans avant la Révolution de 1979 de Simine Daneshvar, considérée comme la mère du roman féminin. Parmi les pionnières, outre Simine Daneshvar, on peut citer Mahshid Amirshahi, Goli Tarraghi, Ghazaleh Alizadeh et Shahrnoush Parsipour.

Lorsqu'en 1979, la Révolution islamique éclate, les femmes participent largement aux manifestations et défilent dans la rue avec des rêves plus ou moins confus et contradictoires en tête, et cette Révolution a coïncidé en littérature avec les phénomènes de l'émergence de l'écriture féminine et de l'expansion de la prose. Pour les écrivains qui se sont exilés, un autre moyen de communication s'est présenté, sous la forme d'une nouvelle langue. En France, de nombreuses femmes d'origine iranienne comme Chahdortt Djavann, qui ont pris ou non la nationalité française, ont choisi d'écrire en français, parfois en alternance avec le persan. Les raisons pour lesquelles elles ont fait ce choix littéraire d'une langue autre que leur langue maternelle sont variées. Le français permet d'abord de toucher un lectorat plus vaste, non seulement en France mais aussi dans les pays occidentaux, ce qu'une langue périphérique comme le persan ne permet pas. Certains écrivains ont également choisi le français comme stratégie identitaire, c'est-à-dire comme preuve et démonstration de leur francité.

En général, chez les écrivaines iraniennes de France, l'Iran reste une donnée importante des discours et des textes (le cas de Chahdortt Djavann), et c'est en ce sens que nous les qualifions d'iraniennes, où la sexualité des femmes est strictement surveillée. Les petites filles portent le voile dès l'âge de 5-6 ans et les filles se marient

¹⁸ -https://fr.wikipedia.org/wiki/Catégorie:Écrivain_iranien. (Consulté le 2 fév. 2018)

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

dès l'âge de 9 ans. Le divorce et la garde des enfants est un privilège des hommes. La polygamie est acceptée. Les femmes adultères sont lapidées ou pendues. La vie d'une femme vaut la moitié de celle d'un homme sur le plan criminel; le témoignage d'une femme vaut la moitié de celui d'un homme sur le plan juridique (thématiques abordées dans les œuvres djavannienne). Les droits des femmes iraniennes (étudier, travailler, voter, conduire) ont été acquis au temps du Chah. Cette littérature féminine contemporaine est parfois une littérature de dénonciation. Elle remet en cause le dogme de la virginité ou les pratiques de la polygamie et des mariages forcés (thématiques abordées dans le roman Djavannien de notre mémoire), et même celle de questionnement intime qui s'interroge sur l'histoire, la politique et l'image sociale.

Parmi les auteures franco-iraniennes, on peut citer Marjane Satrapi¹⁹, artiste et réalisatrice, née le 22 novembre 1969 à Rasht, en Iran. Auteure de *Persépolis*, son autobiographie en bande dessinée en quatre volumes où elle raconte son enfance et sa jeunesse entre l'Iran de la Révolution islamique et l'Europe des années 1980-1990. Outre Chahdortt Djavann, on mentionnera Sorour Kasmaï²⁰, une romancière née à Téhéran et vit en France depuis 1983. Elle est bilingue et écrit dans les deux langues persane et française Parmi ses œuvres : *Le Cimetière de verre* (2002), *Iranian psycho* dans *La paix en toutes lettres*- Collectif d'auteurs (2002), *La Vallée des aigles, autobiographie d'une fuite* (2006), *Un jour avant la fin du monde* (2015). Elle a aussi signé plusieurs traductions : *Toutes mes condoléances*, nouvelle d'Akbar Sardouzami, dans *Les jardins de solitude* (2000), *Mon oncle Napoléon* d'Iraj Pezeshkzad (2011), Fariba Hachtroudi²¹, née à Téhéran en 1951, est une journaliste et écrivaine iranienne. Archéologue de formation, La plupart de ses livres narrent les douleurs et les espoirs de l'Iran et des Iraniens. Parmi ses œuvres : *Iran, les rives du sang* (2000), *Les Femmes iraniennes : vingt-cinq ans d'inquisition islamiste* (2004), *À mon retour d'Iran* (2008), *Khomeyni Express : Itinéraires clandestins en République islamique d'Iran* (2009), *Ali Khamenei ou Les larmes de Dieu*, (2011). Delphine Minoui²² née en 1979. Major de promotion du CELSA (section journalisme) en 1997 puis diplômée de l'EHESS

¹⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Marjane_Satrapi (Consulté le 5 nov. 2017)

²⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Sorour_Kasma%C3%AF (Consulté le 5 nov. 2017)

²¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Fariba_Hachtroudi (Consulté le 5 nov. 2017)

²² https://fr.wikipedia.org/wiki/Delphine_Minoui (Consulté le 5 nov. 2017)

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

en 1999, elle s'installe en Iran pour exercer sa profession. Correspondante de France Inter et France Info dès 1999, elle collabore à partir de 2002 au *Figaro*. Elle a également réalisé et collaboré à plusieurs documentaires. En 2006, Delphine Minoui a été la lauréate du prix Albert-Londres pour une série d'articles sur l'Irak et l'Iran. Elle a écrit récemment sur Nojoud Ali, la première petite fille à avoir obtenu le divorce au Yémen. Parmi ses œuvres : *Jeunesse d'Iran : Les Voix du changement* (2001), *Je vous écris de Téhéran* (2015), *Les Passeurs de livres de Daraya* (2017). Abnousse Shalmani²³, née à Téhéran le 1^{er} avril 1977 est une journaliste, réalisatrice et écrivaine française. En 1985, ses parents fuient le régime khomeïniste et se réfugient en France. Après des études d'Histoire, elle s'oriente vers le journalisme. Elle réalise des courts-métrages, participe à des émissions de télévision et à des débats sur la condition de la femme en Iran et le port du voile en France. En 2014 elle publie, sous le titre *Khomeyni, Sade et moi*, un livre où elle évoque sa petite enfance sous la férule des *femmes-corbeaux* (les gardiennes de la morale, toutes de noir vêtues) du *chef en noir et blanc* (surnom qu'elle donne à Khomeiny), et dit sa colère lorsqu'elle découvre en France des femmes *enfoulardées*, portant le voile islamique contre lequel elle luttait dans son pays et qu'elle a dû fuir. Négar Djavadi²⁴, née en Iran en 1969, est une scénariste, réalisatrice et écrivaine qui vit et travaille à Paris. Elle suit sa scolarité au lycée français de Téhéran. Sa famille fait partie des opposants au régime du Shah puis de l'ayatollah Khomeiny. A l'âge de 11 ans, elle fuit l'Iran et la révolution islamique avec sa mère et ses deux sœurs et elles s'installent à Paris. Négar Djavadi suit des études de cinéma à l'INSAS de Bruxelles dont elle est diplômée en 1994. Elle se consacre au cinéma, qu'elle enseigne de 1996 à 2000 à l'Université Paris 8. Elle est scénariste, monteuse et réalisatrice. En 2016, elle publie son premier roman *Désorientale* (2016), roman qui raconte la saga d'une famille iranienne sur trois générations avec l'exil et l'installation en France de cette famille. Nahal Tajadod²⁵ est une femme de lettres iranienne d'expression française. Née en 1960 à Téhéran, elle s'installe en France en 1977 où elle suit des études de langues. Elle est spécialiste du

²³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Abnousse_Shalmani (Consulté le 5 nov. 2017)

²⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9gar_Djavadi (Consulté le 5 nov. 2017)

²⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Nahal_Tajadod (Consulté le 5 nov. 2017)

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

bouddhisme, du christianisme en Iran, et du poète persan Rumi. Goli Traghiest née en 1939 à Téhéran. Après avoir suivi des études de philosophie aux Etats-Unis, elle est nommée professeur de symbologie à l'Université de Téhéran. Depuis 1979, elle choisit de vivre à Paris.

Ce manifeste constate que la littérature en français, produite non seulement par des auteurs (es) français(es) ou issus des ex-colonies françaises (les auteurs francophones), mais issus aussi d'autres pays hors du contexte de la décolonisation, comme c'est le cas de ces auteures citées, et de Chahdortt Djavann qui possède une ampleur transnationale. Avec leurs récits qui témoignent d'expériences d'exil, de ses causes et de ses conséquences, au croisement de la petite histoire personnelle et de la Grande Histoire. À partir de leur histoire racontée selon des modalités différentes de l'écriture de soi, ces auteures témoignent les événements traumatiques qui bouleversent la vie individuelle et collective.

III. Littérature migrante

Sexe et mensonges: la vie sexuelle au Maroc de Leïla Slimani et *Les putes voilées n'iront jamais au paradis* de Chahdortt Djavann s'inscrivent dans la littérature migrante, qui serait cette littérature produite par les écrivains de la migration, c'est-à-dire ayant effectivement vécu l'expérience du passage ou de l'installation dans un pays autre où Le mot « migrer », du lat. « migrare » veut dire « changer d'endroit, de région, émigrer » (le cas de Leïla Slimani et de Chahdortt Djavann), ou étant nés de parents immigrés. Elle se définit donc en partie par un critère sociologique, mais surtout par la mise en œuvre d'une certaine poétique (thèmes de l'exil, du deuil, de la perte des repères, rapport problématique à la langue, etc.).

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

La notion de « littérature migrante » a été introduite dans les études littéraires dans les années 1980 au Québec²⁶. À Montréal, sous la plume du poète d'origine haïtienne Robert Berrouët-Oriol, que l'expression « écritures migrantes » a été utilisée pour la première fois en 1983. Dans une région où la problématique identitaire a toujours été centrale, surtout avec les écrivains nés à l'étranger. En général, on utilise la dénomination « littérature migrante » pour désigner des œuvres publiées dans la deuxième moitié du XX^e siècle et tout particulièrement à partir des années 1980. Cette littérature en porte également la marque en France étant également une terre d'immigration.

La deuxième génération « beur²⁷ » issue de l'immigration maghrébine joue un rôle extrêmement important dans la production littéraire contemporaine²⁸. En tant qu'Iranienne, Chahdortt Djavann ne fait pas partie de la génération beur, et la même chose pour la marocaine Leïla Slimani, mais elles peuvent quand même être qualifiées d'écrivaines migrantes, porteuses de deux cultures. Elles sont nées et ont grandi dans la tradition du pays natal. Elles parlent couramment langue maternelle. Puis, elles doivent apprendre une nouvelle langue et, pour être qualifiées d'écrivain migrant, écrire dans cette nouvelle langue, elles sont obligées d'adopter et de s'identifier à la tradition nouvelle et comme ses autres compagnons d'immigration, luttent contre la marginalisation. Parmi les traits les plus importants qui décrivent cette littérature, on trouve « La transculturation » et « la critique sociale », qui paraissent dans le corpus de notre mémoire, et englobent différentes manifestations de la haine et de l'amour. Le terme de « La transculturation » est composé de deux mots : le préfixe « trans » et le substantif «

²⁶Svante Lindberg, *Pratique de l'ici, altérité et identité dans six romans québécois des années 1989-2002*, Thèse de doctorat, Université de Stockholm, ainsi que l'article « Migrantlitteraturens poetik. Simon Harels *Les passages obligés de l'écriture migrante* », dans *Finsk tidskrift*, n°1/2 2009, p. 27.

²⁷ Pour ce qui est de l'étymologie et la signification du mot « beur », Michel Laronde souligne dans *Autour du roman beur. Immigration et identité* dans la page 53 que ce mot est l'inversion du mot « arabe » et désigne « un Maghrébin : un Algérien, un Tunisien, un Marocain » né en France, dont les parents sont venus en France pour s'y fixer.

²⁸ Michel Laronde, *Autour du roman beur. Immigration et identité*, Paris, Editions L'Harmattan, 1993, p. 50.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

culture ». Le préfixe « trans » indique le passage et le changement d'un état ou d'un lieu à un autre état ou un autre lieu²⁹, où Lebrun et Collès confirment que la transculture est « la transition d'une culture à une autre »³⁰.

Comme les musulmans représentent la majeure partie de la population migrante en France, « un grand nombre de femmes se font entendre »³¹. Opprimées dans leur pays natal, elles ont enfin la liberté de s'exprimer et en premier lieu, de revendiquer l'égalité, donc critiquer. Elles veulent tenir leur rôle social, tout en continuant à remplir leur rôle en tant qu'épouse et mère de famille. Chaque écrivain a ses raisons personnelles pour écrire et critiquer. Ce qui les réunit, cependant, c'est la volonté et le courage de s'exprimer et de dévoiler la véritable problématique de la société d'origine ; dans le cas des écrivains franco-maghrébins, il s'agit des sociétés arabes d'aujourd'hui, dont la religion, la sexualité (qui se manifeste dans l'ouvrage de Leïla Slimani), la politique et la censure semblent poser toujours des problèmes³². Quant à Djavann, elle sait qu'il est presque impossible de changer la société iranienne, Elle avertit plutôt la société française du danger que la pratique de l'islam apporte. Selon elle, les mollahs et leurs doctrines menacent la liberté et la sexualité de chaque individu, surtout des femmes. Afin de contester le port du voile, elle fait paraître par exemple son livre *Bas les voiles !*³³, par lequel elle fait appel non seulement aux intellectuels français d'interdire le port du voile mais aussi aux jeunes musulmanes de résister à ceux qui le leur imposent. Et même plusieurs titres de ses livres, expriment déjà sa haine envers l'Islam et le régime iranien, comme : *Que pense Allah de l'Europe, Ne négociez pas avec le régime iranien, Comment lutter efficacement contre l'idéologie islamique* et son amour à l'occident, dans son essai *À mon corps défendant, l'occident*³⁴ donc,

²⁹ Selon *Le nouveau petit Robert*, ce préfixe « a en français le sens de “ au-delà ” [...], “ à travers ” [...] et qui marque le passage ou le changement (transition, transformation).

³⁰ M. Lebrun et L. Collès, *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique – France – Québec - Suisse*. Belgique, E.M.E. & InterCommunications, sprl, 2007, p.11.

³¹ J. Déjeux, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris, Éditions Karthala, 1994, p.185.

³² *Ibid*, p. 15.

³³ Chahdortt Djavann, *Bas les voiles !*, Folio, 2003.

³⁴ Chahdortt Djavann, *À mon corps défendant, l'occident*, Flammarion, 2007.

l'écriture est une sorte de révolte djavannienne, parce que « *écrire, c'est aussi [...] hurler sans bruit*³⁵ ».

IV. Autour du texte slimanien

IV.1 Slimani : vie d'une femme

Leila Slimani³⁶ est une journaliste et écrivaine franco-marocaine, née à Rabat le 03/10/1981 d'une mère franco-algérienne (médecin ORL) et d'un père marocain (Othman Slimani, un banquier) où elle grandit dans une famille d'expression française, et en 1999 elle vint à Paris.

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, elle essaie au métier de comédienne (Cours Florent), puis se forme aux médias à l'École supérieure de commerce de Paris. Elle est engagée au magazine Jeune Afrique en 2008. Pendant quatre ans, son travail de reporter lui permet d'assouvir sa passion pour les voyages, les rencontres et la découverte du monde.

Elle publie son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre* en 2014. Le sujet (l'addiction sexuelle féminine) et l'écriture sont remarqués par la critique et l'ouvrage est proposé pour le prix de Flore 2014. Son deuxième roman, *Chanson douce*, obtient le prix Goncourt 2016, ainsi que le Grand prix des lectrices Elle 2017. En 2016, elle publie *Le diable est dans les détails*, recueil de textes écrits pour l'hebdomadaire « Le 1 ». En parallèle, avec entre autres Salomé Lelouche, Marie Nimie, Ariane Ascaride et Nancy Huston, réunies sous le nom Paris des Femmes, elle cosigne l'ouvrage collectif théâtral *Scandale*. 2017 est pour elle une année prolifique, où elle publie trois ouvrages : le roman graphique *Paroles d'honneur*, *Simone Veil, mon héroïne* et *Sexe et mensonges : La vie sexuelle au Maroc*.

³⁵ DURAS, M, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 34.

³⁶ -https://fr.wikipedia.org/wiki/Leïla_Slimani (Consulté le 5 nov. 2017).

IV. 2 Thématiques et structure romanesque

Leila Slimani a saisi l'occasion d'une tournée littéraire lors de la sortie de son premier roman *Dans le jardin de l'ogre* pour s'ouvrir à ses lectrices et écouter leurs histoires, et publie *Sexe et mensonges : La vie sexuelle au Maroc*, le 6 septembre 2017, un recueil de témoignages en 18 chapitres : SORAYA « *N'oublie pas* », NOUR « *Je ne demande pas la lune : juste vivre ce que je veux, avec qui je veux* », ZHOR « *Libérez le sexe !* », FATY BADI « *Les Marocains sont à la fois coincés et totalement obsédés par le sexe* », Une société au bord de la crise de nerfs : le fol été 2015, JAMILA « *La cause des hommes* », MUSTAPHA : Policier à Rabat, F. « *Qui voudra d'une fille comme moi ?* », MALIKA « *Faire l'amour : le crime originel* », ASMA LAMRABET « *Toutes les religions se valent sur le plan de la sexualité* », Un débat identitaire : le contre-modèle occidental, MAHA SANO « *Appeler une chatte ...* », ABDESSAMAD DIALMY « *Silence, on baise* », RIM « *Cuisinier, faire des enfants et bien s'occuper de son mari* », SANAA EL AJI « *Ne crains pas Dieu, crains surtout le regard de l'autre* », MOUNA « *Au Maroc, on ne peut pas être homosexuelle et vraiment heureuse* », FADWA MISK « *Militer, c'est d'abord être cohérent et exemplaire* », SAMIRA « *Je ne me suis pas accordé beaucoup de liberté. J'aurais aimé avoir le courage de découvrir* ».

Sexe et mensonges : La vie sexuelle au Maroc, est un recueil de témoignages poignants sur la condition des femmes au Maroc, et sur la vie sexuelle des Marocains. L'écrivaine qui confronte aux démons intimes de son pays d'origine : le Maroc, raconte à travers sa voix et celles de ses personnages (*Nour, Zhor, Jamila, Mustapha, Maha Sano, Rim, Samira*), des anonymes (des femmes ayant souhaité garder l'anonymat avec un prénom qui a été modifié, comme *F., Malika, Mouna, Soraya...*) comme des chercheuses (*Asma Lamrabet...*), des journalistes (*Faty Bady, Sanaa El Aji...*), des sociologues (*Abdessamad Dialmy...*), des psychiatres (*Jalil Bennani...*), des sexologues (*Doc Samad...*), des écrivaines (*Mona Eltahawy, Sonia Terrab*, la romancière nigériane *Chimamanda Ngozi...*) et des réalisateurs (*Nabil Ayouch*, le réalisateur de film *much loved...*) une société dans laquelle la sexualité y est tabou, une société du mensonges qui sacralise la virginité en étant la cinquième consommatrice mondiale de

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

pornographie sur internet, où les femmes sont élevée dans une sacralisation de la virginité, où l'hypocrisie est reine et la frustration sexuelle constante. Elle veut montrer, combien le droit à une sexualité libre reste un combat quotidien surtout pour les femmes où elle étaye ses propos de statistiques, d'analyses, de faits divers (comme celui d'un couple d'homosexuels tabassés et insultés par un groupe d'hommes qui écoperà de peines plus lourdes que leurs bourreaux), puise dans des études, des essais, d'autres récits. .

Leila Slimani a donné la parole aux premières concernées, les femmes, de milieux populaires ou plus privilégiés, mariées ou célibataires, et d'âges différents. Parmi ses histoires, les témoignages de : *Soraya, Nour, Zhor, Jamila, Maha Sano, Rim, Samira, F., Malika, Mouna.*

Sexe et mensonges s'appuyant sur des témoignages de femmes qu'elle a rencontrées au Maroc. Il sera donc question de la vie sexuelle des femmes marocaines, plus que de "*La Vie sexuelle au Maroc*" comme l'annonce le sous-titre de *Sexe et Mensonges*, même si celle des hommes s'y reflète en miroir. Car Leïla Slimani ne donne la parole qu'à un seul homme, le policier *Mustapha*, Le père d'une des amies de Leila Slimani, un policier à Rabat, exerce ce métier depuis plus de vingt-cinq ans, où il a vu des choses horribles. Il a trois filles, il leur fait confiance et il parle de tout avec elles sans tabous, car il sait qu'il vaut mieux parler, sinon les filles courent beaucoup de danger. Il explique comment, avec de l'argent, on parvient à échapper aux lois en vigueur, ajoutant une nouvelle dose de d'inégalité. Il parle de la prostitution dans les villes touristiques, où la police fait des vérifications dans des hôtels, souvent pour protéger les filles. Pour lui tout dépend de l'argent malheureusement, quand la police oblige à rafler des prostituées, c'est sur celles qui se font payer en légumes qu'il tombe, pas les autres, qui roulent en voiture de luxe, et qu'elles gagnent plus en soirée que lui en une vie. Pour lui, Quand on a de l'argent, on a la liberté. Les lois, c'est d'abord pour les pauvres. Pour lui, au Maroc, les gens ne sont pas prêts à avoir une sexualité libre comme en Europe, et à cause de la h'chouma, on ne parle jamais de la pédophilie, de l'inceste, des viols, de la prostitution des mineurs. Donc il exprime sa haine envers l'hypocrisie, les lois de sa société et il déplore la situation en la résumant parfaitement :

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

« Et puis, pour être tout à fait honnête, ça en arrange pas mal cette situation. Le sexe, au Maroc, c'est un commerce très, très juteux. Ça profite à la police, aux gardiens, aux macs, à tout le monde. Il y en a qui se vantent tout le temps de prier, qui ont des barbes jusque-là, mais ça ne les empêche pas d'aller aux putes ou même de ramasser des jeunes garçons sur les avenues pas éclairées. Tout ça, on connaît ! On rackette les prostituées, les couples d'amoureux, les couples adultérins. Il n'y a pas de morale là-dedans, pas de religion : c'est la loi du fric. La loi du plus fort. » (SM, p. 90)

« Le Maroc, ce n'est pas la Suède, et on ne peut pas importer tout et n'importe quoi. Les gens ne sont pas prêts à avoir une sexualité libre comme en Europe. Mais mon travail de flic, sur le terrain, m'a aussi montré qu'il ya beaucoup d'hypocrisie et de violence derrière tout ça. Ici, à cause de la h'chouma, on ne parle jamais on ne parle jamais de la pédophilie, de l'inceste, des viols, de la prostitution des mineurs. Dans ma vie, j'ai vu des choses horribles. J'ai ramassé des bébés dans des poubelles. Il faudrait qu'on puisse parler de tout pour s'attaquer à ces problèmes. » (SM, p. 91)

Les femmes qui témoignent :

- **Soraya**

Une jolie femme de quarante ans, avec un sourire sincère. Elle ne prenait pas soin de ses cheveux, ni de sa peau. Elle avait des ongles de tailles et de formes différentes et elle fumait beaucoup. Elle a rencontré Leila Slimani au bar dans un hôtel chic de Rabat. Elle a deux sœurs, un père et une mère autoritaire et belle, qui répétait chaque jour à sa fille « *N'oublie pas de rester vierge* ». Soraya a été mariée très jeune à un homme dominateur et jaloux, et elle avait fait de nombreuses fausses couches. Après son divorce que sa mère a vécu comme un terrible échec, elle avait envie de découvrir son corps, elle avait envie de découvrir le plaisir par l'amour avec les hommes.

- **Nour**

Une jeune fille musulmane mais pas pratiquante, non voilée, élégante, trentenaire, pas vierge, très douce et pudique, issue de la classe moyenne, travaille dans un milieu d'hommes et elle a beaucoup des amis hommes. Elle vient d'une famille conservatrice où elle n'aborde jamais la question de la sexualité avec ses parents. Pour eux, elle sera

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

vierge le jour de son mariage. Son père est très pieux et souple, qui lui laisse un peu d'espace libre et sa mère une femme au foyer, voilée et ouverte, qui a arrêté ses études juste avant le baccalauréat pour se marier et pousse toujours sa fille aux études. Nour est très proche de sa mère, elle lui raconte presque tout, mais pas dans les détails. Elle a passé son adolescence seule et a refusé tout contact avec les garçons jusqu'à l'année de son bac où elle sortait avec un garçon, mais était dégoûtée par le contact physique avec lui parce qu'elle a un souvenir douloureux quand elle était petite où elle avait cinq ans, un cousin lui fait des attouchements. Elle devient une femme rebelle dans une société où la femme n'as pas le droit d'avoir du désir. Elle ne veut pas être comme ses cousines qui se sont toutes mariées très jeunes et qui ont divorcé au bout de deux ans. Elle ne veut pas se marier avec n'importe qui, juste pour être normale aux yeux de la société, et veut avoir le droit de choisir et de vivre en concubinage. Elle a eu une relation avec un homme pendant huit ans. Ils ne pensaient pas au mariage, surtout lui qui était l'exemple du marocain qui n'épouserait jamais une non-vierge, mais ils voulaient passer de bons moments et partager des choses. Elle a eu aussi des relations sexuelles avec beaucoup d'hommes, souvent égoïstes sexuellement, et elle a fait croire qu'elle était vierge à son amoureux du moment. Elle ne demande pas la lune, juste vivre ce qu'elle veut avec qui elle veut dans une société où elle n'arrive pas à vivre une chose qui pourtant est si simple ! Surtout en ce qui concerne la vie sexuelle.

- *Zhor*

Leila Slimani et Zhor sont entrées en contact par internet, par une amie commune. Elle l'a rencontré à Rabat. Une jeune femme célibataire de 28 ans, universitaire aux cheveux très courts, habillée à la dernière mode, issue d'un milieu pauvre et élevée par un père très conservateur, est particulièrement frappant et une mère très docile, épousée à 16 ans pour échapper à la violence de son frère, et voilée par son mari qu'il y a obligée. Violée à 15 ans par trois hommes. A la fac, elle se rend compte que les relations sexuelles sont monnaie courante parmi ses camarades. Elle n'a aucune intention de se marier à rebours des codes de la société et veut quitter son pays. Ses parents sont très attachés à la virginité. Elle est consciente de faire partie d'une des premières générations de femmes à connaître une vraie ascension sociale, à vivre seules dans une grande ville et à faire le choix de leur conjoint.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

- **Jamila**

L'un des plus émouvants témoignages est celui de sa nounou Jamila pendant vingt ans, célibataire de 50 ans, en apparence conservatrice, mais qui lui dévoilera soudain qu'elle n'est pas dupe de tout un système dont les plus fragiles, les femmes, les jeunes, sont les victimes. Elle dira enfin ce qu'elle pense à Slimani au moment où celle-ci publie son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre* en 2014 : l'histoire d'une addictée au sexe. Comme si ce roman avait été traversé de toutes les obsessions sexuelles de la société marocaine qu'a connues la jeune auteure avant de s'installer en France pour y faire ses études, comme si elle-même, consciemment ou inconsciemment, avait été travaillée par toutes ces frustrations, et donc ces obsessions, générées par une société qui désigne le sexe comme le tabou principal et oblige les êtres à se cacher, à mentir. Elle parle d'une de ses amie que son mari la viole, de certains hommes qui préfèrent voir d'autres filles du quartier (les prostituées) et ils laissent leurs femmes tranquilles, de riches hommes de Golfe qui viennent régulièrement au Maroc pour profiter de la malheureusement légendaire prostitution marocaine, de cette fille qui a le sida dans le quartier, et des filles qui tombent enceinte de leur oncle ou même de leur père. Pour elle tout ça ne sert pas la cause de l'islam, mais celle des hommes.

- **F.**

Une jolie prostituée de 25 ans. Elle a trois frères, deux sœurs et des parents qui sont analphabètes, même s'ils habitent en ville depuis longtemps, ils sont encore paysans dans leur tête et elle ne parlait pas de sexe, ni d'amour avec eux parce que ce sont des choses qui ne se font pas. Elle a arrêté l'école jeune, à 12 ans où elle savait tout faire et elle pouvait tenir une maison. Elle a grandi dans un quartier populaire, où il y avait beaucoup de drogue et de violence, il y avait aussi des filles qui allaient avec les hommes, des jeunes ou des vieilles, même mariée et avec des enfants, pour payer le lait pour leurs enfants. Elle a commencé par travailler chez une coiffeuse, a fait des massages dans les hôtels et finira dans la prostitution avec plusieurs hommes marocains, qui ont le démon entre leurs jambes pour elle, où elle est tombée enceinte deux fois et a avorté grâce à une copine qui connaissait un médecin. C'est elle qui subvient aux besoins de sa famille surtout après la mort de son père. Elle voudrait aller

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

en Europe, travailler, être mère aussi parce que la vie n'est pas facile au Maroc, et la prostitution surtout à Casablanca, est devenu très dur parce qu'il a beaucoup de concurrence.

- ***Malika***

Médecin célibataire de 40 ans, vit seule, loin de sa famille. Elle gagne bien sa vie, elle est propriétaire de son appartement et voyage beaucoup, seule. Elle a perdu sa virginité assez tard, avec un étranger, plus âgé, avec qui le mariage n'a jamais été envisagé, et puis a connu beaucoup de déconvenues avec les hommes. Elle vit dans une certaine solitude, par peur des jugements, par lassitude aussi, elle a renoncé à raconter son intimité à ses proches et même il est très difficile pour elle d'avoir une vie sociale étant une femme non mariée. Sa vie amoureuse est complètement cachée. Elle a avorté, elle ne pouvait pas vraiment le garder. Sa mère était malade et son travail lui demandait beaucoup de temps et elle n'avait aucune envie de se mettre en couple avec le père.

- ***Maha Sano***

Une jeune femme libre, créative et étonnante, elle rencontre Leila Slimani au début de l'année 2015 dans un café du centre-ville à Rabat, près de l'appartement où elle vit seule. Elle raconte à l'auteure que le jour où elle a assisté, à Paris, à une représentation de la célèbre pièce d'Eve Ensler, *Les Monologues du vagin*, elle décide, en 2012, de le produire au Maroc, où elle s'appuie sur l'association Théâtre Aquarium, qui a pour ambition de faire de l'art un moyen d'expression pour les femmes et les populations marginalisées. Sa mission principale : « La mise en œuvre de l'égalité entre les sexes et la diffusion de la culture de genre via l'utilisation de l'art. » pour accueillir des femmes, issues de tous les milieux, et avec qui elle met en place un espace de parole, pour savoir comment ces femmes nomment leur vagin. Ces groupes de parole étaient très gais et leurs discours sur la sexualité étaient majoritairement dramatiques.

Cette pièce qui a suscité la controverse, retrace un peu l'histoire de la femme marocaine, de l'enfance à l'âge adulte. Elle montre à quel point la sexualité féminine est inexistante, niée, au sein des foyers et dans l'éducation. Pour elle, le travail sur *Les*

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

Monologues du vagin était un moyen de faire naître une réflexion chez les femmes, de les sortir du conditionnement dans lequel on les a enfermées.

- ***Rim***

Leila Slimani l'a rencontré en 2014, à Casablanca, lors d'un café littéraire autour de son roman. Elle est thérapeute divorcée deux fois, avec des enfants, et fait partie d'une classe sociale aisée mais pas très instruite. C'est grâce à ça qu'elle a pu survivre. Une femme libre qui voyage, lit...A 18 ans, elle était d'une naïveté totale et n'avait reçu aucune éducation sexuelle, mariée à un homme violent, détraqué et faible sexuellement. Ils ont eu trois enfants et leur couple était un véritable enfer. Le deuxième mari était violent et alcoolique, qui lui violait régulièrement et qu'il amenait des prostituées à la maison. A 38 ans, elle a divorcé à nouveau et elle a fait un long travail sur elle. A 40 ans, elle a repris des études de psychologie et depuis dix ans elle n'a jamais arrêté d'étudier, où elle a vécu après son divorce pendant cinq ans en concubinage, elle n'a jamais eu un problème et elle était très contente de se rebeller, malgré que ses parents le vivaient très mal. En tant que thérapeute, elle reçoit beaucoup de femmes, où elle remarque que la violence est quasi permanente de la part du père, du frère comme du mari, où les femmes sont souvent humiliées et dévaluées.

- ***Mouna***

Une homosexuelle qui acceptait de témoigner à Leila Slimani à la condition qu'elle protège son anonymat. Elle a exprimé son sentiment de révolte par rapport au conservatisme des esprits, à l'immixtion de la société ou de la famille dans la vie privée des individus. Son objectif c'était de quitter le Maroc et s'installer à l'étranger. Elle vivait dans une société plus dure que ses parents qui sont ouverts aux idées modernes, qui abordent le sujet de la sexualité avec leurs enfants et qui appartiennent à la classe moyenne. Son père qui était plus libéral, l'accompagnait en boîte de nuit, parlait de préservatif,... et très inquiétait de voir sa fille vivre au Maroc tout en revendiquant son homosexualité, pour lui, il fallait qu'elle quitte le Maroc.

- ***Samira***

Elle avait envie de participer au projet de l'écrivaine grâce à l'une de ses amis et elle l'a rencontrée dans un café en novembre 2015 à Rabat. Une femme timide, pudique, diplômée de la faculté de droit de Rabat. Ses parents sont des gens cultivés et ils lui ont donné une éducation conservatrice, mais assez critique par rapport à l'ordre établi où il faut accepter une certaine norme pour comporter correctement en société. Elle est restée vierge jusqu'au mariage avec son mari. Elle l'aime et ils forment un couple solide. Il avait eu des expériences, il n'aurait pas pu se marier avec une femme qui n'était pas vierge parce que pour lui la distinction était très claire entre celle qu'il épouserait et celles qui il ferait son éducation sexuelle. Le seul problème pour elle, qu'elle reste assez timide sur le plan de la sexualité, elle n'oserait jamais lui demander certaines pratiques sexuelles qu'ils lui paraîtraient avilissants.

V. Autour du texte djavannien

V.1 Djavann : une femme, une auteure

*Chahdortt Djavann*³⁷, romancière et essayiste de langue française, et de nationalité française, elle est née en 1967 en Iran. Elle est l'une des enfants de pacha khan, un seigneur et un grand féodal d'Azerbaïdjan que l'Ayatollah Khomeiny a fait emprisonner lors de la révolution islamique en 1979 où tous ses biens furent confisqués. Il a élevé sa fille dans l'amour des livres et la haine des mollahs, mais après la révolution islamique iranienne, elle est forcée d'arrêter de lire de grands auteurs français pour étudier le coran et elle est voilée de force, et même elle est incarcérée trois semaines pour avoir manifester contre le régime. Elle doit fuir le régime islamiste et arrive en France en 1993 à l'âge de 26 ans sans parler le français après un passage par Istanbul.

Au début, elle a subi des conditions de vie difficiles. Tout en apprenant la langue française, qui est la septième langue qu'elle pratique, elle a gagné sa vie en faisant des petits boulots, après une tentative de suicide, elle a suivi des études d'anthropologie et de psychologie, et devient ensuite romancière et essayiste.

³⁷ - <http://www.evene.fr/tout/chahdortt-djavann> (Consulté le 5 nov. 2017).

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

Sa première œuvre, *Je viens d'ailleurs* est sortie en 2002. Elle a publié d'autres romans comme : *Autoportrait de l'autre* en 2004, *Comment peut-on être français ?* en 2006, *La muette* en 2008, *Je ne suis pas celle que je suis* en 2011, *La dernière séance* en 2013, *Big Daddy* en 2015, et *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* en 2016. En même temps, elle a écrit des essais, dont *Bas les voiles !* en 2003 lui a valu en certaine notoriété, *Que pense Allah de l'Europe ?* en 2004, *À mon corps défendant, l'Occident* en 2007, *Ne négociez pas avec le régime iranien* en 2009, *Comment lutter efficacement contre l'idéologie islamique* en 2016.

Les romans de *Chahdortt Djavann* évoquent la vie quotidienne en Iran, son pays d'origine, et critiquent les traditions musulmanes de ce pays. Mais la romancière raconte aussi la nouvelle vie en France, une vie meilleure mais pleine de difficultés à confronter pour pouvoir s'y adapter.

V.2 Thématiques et structure romanesques

Les putes voilées n'iront jamais au paradis !, roman en 37 chapitres : « *La ville aux mille visages et les traces de pas* », « *Dans le même caniveau* », « *La fausse date de naissance et le mariage de Zahra* », « *La procédure* », « *Le petit miroir de Zahra* », « *Un Afghan et sa charrette* », « *Anulingus et la fille de Myriam* », « *Peugeot ou Renault ?* », « *Tchador clignotant !* », « *Avec l'aide de Dieu* », « *Le sang sans valeur !* », « *Fiction ou pas fiction ?* », « *La faute à Dieu* », « *Baby-blues précoce et fellation gratuite* », « *Téhéran et la Belle Soudabeh* », « *Dans un monde de putes, une pute qui s'assume* », « *La deuxième naissance de Zahra* », « *Une droguée* », « *Allah bénisse Internet : on est pas dans les 50 nuances de Grey !* », « *La pornographie et 180 coups de fouet* », « *L'homme providentiel* », « *Une escort-girl* », « *La déesse à 30 dollars* », « *L'homme providentiel en habit de mollah* », « *Une bonne musulmane de pute* », « *La persane* », « *Ni regrets ni froid aux yeux* », « *L'offre et la demande* », « *J'aimerais un gros câlin* », « *Une Porche ne se refuse pas* », « *L'amertume d'une novice* », « *Le hasard ne se trompe jamais !* », « *Le deuil de l'homme providentiel* », « *Une prostituée de Téhéran et le philosophe allemand* », « *Passeport de contrefaçon* », « *De mère en fille* », « *Mirage* » dont lequel la romancière dénonce le sort préservé aux femmes en Iran, au pays des mollahs.

L'histoire s'est déroulée à Mashhad, une ville située au nord-est de l'Iran, non loin de l'Afghanistan, ville de martyrs, des poètes, des passionnés d'astronomie, « une ville sainte où affluent des millions de fervents musulmans, ville de drogue, de trafiquants, ville généreuse, accueillante, ouverte jusqu'aux cuisses et à l'entre-jambes de ses femmes, de ses putes³⁸ » où la prostitution est partout. Raconte l'histoire de deux amies *Soudabeh* et *Zahra* séparée à l'âge de 12 ans, l'une est mariée de force et l'autre violée finiront dans la prostitution, et le destin de plusieurs femmes prostituées, assassinées, étranglées, lapidées ou pendues (*Myriam*, *Leili*, *Shahnaz*, *Fataneh*, *Tahmineh*, *Laleh*, *Fatemeh*, *Sara*, *Golnaz*, *Tahereh*, *Hava*, *Mojdeh*) et des putes inconnues qui avaient été jeté dans des caniveaux sans eau à la lisière de Mashhad dont leurs corps entourés du tchador, assassinées par quelqu'un qui s'est donné pour mission de débarrasser la ville sainte de la souillure, un courageux, un héro, un homme pieux, un vrai croyant, un pur et un vrai musulman pour beaucoup des iraniens.

Les prostituées assassinées

Tout en poursuivant le destin de *Soudabeh* et *Zahra*, Chahdortt Djavann a donné la parole à des prostituées assassinées de Mashhad, de Téhéran, de Kerman, de Qom, de Shiraz, d'Isphahan...ou plutôt à les faire parler, avec une liberté totale, absolue, sans la moindre crainte, puisqu'elles n'ont rien à perdre, puisqu'elles ont déjà tout perdu : leur vie. Elle leur donnait cette parole pour qu'elles nous racontent leurs histoires, leurs vies, leurs passés, leurs sentiments, leurs douleurs, leurs doutes, leurs souffrances, leurs révoltes et leurs joies aussi. Certaines ont été assassinées sans que nul ne déclare leur disparition, sans que nul ne réclame leurs corps ou pleure leur mort :

- *Myriam* « *Anulingus et la fille de Myriam* » (PVJP, p. 34 à 37)

Une prostituée qui après huit ans de métier, s'était fait un petit cercle de clients. Elle avait divisé son emploi du temps : trois nuits par semaine, recevait ceux qui avaient pris rendez-vous par téléphone et trois nuits, attendait le hasard et les nouveaux clients dans la rue. Elle travaillait dans un monde où la concurrence était devenue rude, d'autant que les nouvelles recrues entraient de plus en plus jeunes dans le métier. Elle n'avait pas

³⁸ (PVJP, p.7.)

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

comme les prostituées modernes, page Facebook ou Instagram, parce qu'elle estimait que même une pute doit garder une certaine retenue. Quand elle ne travaillait pas, elle était la mère de sa fille de dix ans, qui ignorait le métier de sa mère. Elle avait été étranglée, et son corps fut retrouvé dans un fossé, après une nuit avec deux clients dans la rue.

- **Leili** « *la faute à Dieux !* » (PVJP, p.65 à 70)

Naissance : 10 avril 1983 à Mashhad. Assassinée le 19 avril 2014 à Mashhad.

Pour elle, la faute à Dieux, si elle a fini pute. Dans son esprit d'adolescente, le Dieu est partout dans la plus infime des choses, dans l'univers, dans notre âme, dans notre corps, dans les lieux les plus intimes de notre corps, et sait exactement ce qui s'y passe. Dieux est partout et il connaît son sexe puisque c'est lui qui l'a gravé là où il est, entre ses deux cuisses rondes et fermes. Il est dans ce trou si chaud et humide où elle enfonce souvent son doigt avec précaution pour ne pas déchirer la fameuse vertu placée juste à cet endroit si doux et merveilleux. C'est lui qui perturbe ses nuits, et l'empêche de dormir, car la nuit, elle avait un corps autre que le corps voilé dans la journée..., où son sexe qui brûlait, humilié se vengeait la nuit, et régnait sur tout son corps voulait des caresses incessantes. Puisque dieu est dans son corps, il est aussi dans le corps de son beau-frère, qu'il a ce qu'elle veut, et ce qui peut combler le corps chaud de Leili. Plus tard, elle a appris que ce qu'elle avait au corps n'était pas Dieu mais le diable. Elle a été étranglée avec son tchador.

- **Shahnaz** « *Dans un monde de putes, une pute qui s'assume* » (PVJP, p. 80 à 87)

Naissance : 12 juillet 1981 à Isphahan, une des villes les plus connues d'Iran, est située à 440 kilomètres au sud de Téhéran. Lapidée le 25 septembre 2012 à Isphahan.

Elle a de longs et magnifiques cheveux noirs, raides. Un menton fort et un grain de beauté sur le visage, près du nez. Elle a pris soin de se maquiller. Elle s'est mariée à quinze ans à son cousin éloigné de vingt quatre ans, un homme très beau, attentionné et d'une famille riche et religieuse, mais qui n'arrivait pas à satisfaire *Shahnaz* sexuellement. Elle a eu trois enfants, le dernier, un garçon qui mort subitement trois jour

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

sa naissance où elle a fait une dépression. Son père était polygame avec trois femmes, et sa mère était une femme simple avec un cœur en or, qui morte du cancer quand elle n'avait même pas cinquante ans, alors que *Shahnaz* était enceinte. Sept semaines après son accouchement, sa belle-mère organisait la fête du deuxième mariage de son mari, tandis qu'elle pleurait sa mère et son fils nourrisson. Elle décida de quitter son foyer et laisser ses deux filles, et finit dans la prostitution. Elle aime son métier, elle aime les hommes, le sexe. Elle a besoin d'être remplie, sinon elle se sent vide. Elle aime rencontrer des corps différents, des sexes différents. Pour elle, la vie sans sexe est triste. Son mari, alors qu'il vivait avec sa deuxième femme, déjà mère d'un petit garçon, avait engagé un détective. Il retrouva sa femme après deux ans de recherche. Comme elle était toujours mariée, elle fut condamnée à la lapidation.

- ***Fataneh*** « *une droguée* » (PVJP, p. 94 à 97)

Naissance : à Kerman, une ville située à 800 kilomètres au sud-est de Téhéran, date inconnue. Etranglée le 28 octobre 2007 à Kerman.

Elle a de beaux yeux verts et un gros nez. Ses bras sont tailladés. Elle a des lèvres violacées et des dents jaunies. Elle a quelque chose d'attirant dans le visage, un mélange, peut-être, de tristesse résignée et d'intelligence gâchée. Elle n'a pas choisi d'être une pute, c'est à cause de la vie. Elle est seule au monde, sans personne, sans amies, sans famille. Dès cinq ans, ses parents drogués l'envoyaient acheter leur dose, et le dealer frottait sa bite dans sa fufoune. A sept ou huit ans, son père l'a vendu. Elle vie pour sa dose, qu'est la seule chose qui la calme et lui fait du bien. Sa dose est son bonheur.

- ***Tahmineh*** « *La pornographie et 180 coups de fouet* » (PVJP, p.103 à 108)

Naissance : 14 décembre 1962 dans un petit village, non loin de Tabriz, une ville de l'Azerbaïdjan iranien au nord-ouest de Téhéran. Elle a été pendue le 2 septembre 2015.

Une pute avec des yeux cernés. Un visage allongé auquel on ne saurait donner d'âge et deux mains grandes, fortes et charnues. Elle n'a jamais été une beauté. Ses parents pauvres, sans travail, sans rien, sans éducation, ça ne les a pas empêchés de faire huit

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

gosses, tous dans la merde. Elle a presque quarante ans dans ce métier de prostitution où elle a commencé très jeune. Elle a grandi dans une maison close, elle a été arrêtée une fois et elle a pris 180 coups de fouet par des gardiennes de la morale. En sortant de la prison, elle avait du mal à remettre au boulot à cause de son dos et ses fesses qui étaient en sang. Quant elle ne sera plus capable de faire même une branlette, elle surveillera les nouvelles recrues. Les partons l'utilise jusqu'au dernier jour. Le 21 août 2015, des gardiens de la morale, armés de kalachnikov, débarquèrent dans la maison close. Elle fut arrêtée avec quatre autres filles et leur mac. Tous ont été pendus le 2 septembre 2015. Les femmes ont été jetées dans une fosse commune pour femmes et le mac dans une fosse commune pour hommes.

- **Laleh** «*Une escort-girl* » (PVJP, p. 118 à 124)

Naissance : 22 novembre 1969 à Rasht, se situe dans la province de Gilan, au bord de la mer Caspienne, au nord-ouest de Téhéran. Son corps a été trouvé le 10 février 2007 à Téhéran chez elle.

Une escort-girl avec jolie gueule, des sens bien foutus, des jambes impeccables, et une taille fine. Elle maîtrise l'anglais. Elle partit à une villa pour passer la nuit avec Bob, où elle a trouvé une autre fille et six ou sept hommes sadiques, dans la quarantaine, qui avaient des goûts sexuels assez tordus et sophistiqués où il déchiraient le cul des deux filles. Désormais, elle était devenue une pute. Nul n'a su comment elle avait été assassinée ni par qui.

- **Fatemeh** «*une bonne musulmane de pute* » (PVJP, p. 133 à 135)

Née le 24 février 1990 à Qom (est situé à 150 kilomètres au sud-ouest de Téhéran). Arrêtée le 20 juillet 2012 à Qom.

Elle porte un voile cagoule, elle est trop belle. Son profil est magnifique, ses lèvres sont si charnues, si sensuelle, si belle, avec des mains aux doigts fins. Elle fait toutes ses prières, elle n'en manque pas une, elle n'a pas perdu sa foi. Elle n'a pas eu le choix d'être pute, à vingt ans, elle était veuve avec trois filles très belles, et elle n'avait nulle part où aller. Elle fait ça pour protéger ses filles. Son père l'a mariée à onze ans parce

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

qu'elle était belle. Personne ne l'a embauchée, par ce qu'une jeune et belle femme comme elle, même sous le tchador, est un danger. Pour elle, la beauté est un porte-malheur. Elle fut pendue quelques jours après son arrestation avec son tchador sur la tête. Ses trois filles ont été placées dans un centre éducatif religieux où les futures gardiennes de la morale sont formées.

- **Sara** « *Ni regrets ni froid aux yeux* » (PVJP, p.142 à 151)

Née le 15 juillet 1977 dans un quartier pauvre de Téhéran. Assassinée le 24 septembre 2013 à Téhéran. Pour elle, dans cette société, tout est interdit, mais tout est facile à trouver : alcools, drogues les plus dures, ecstasy, opium, héroïne, films pornographiques, putes, où la prostitution est partout, au coin de chaque rue, dans une république islamique avec tant de gardien de la morale et tant de putes ! Beaucoup fouettent les prostituées alors qu'eux-mêmes participent en cachette aux partouzes, et ils sont clients des putes : le chef de la police des mœurs, Reza Zarei, a été surpris le cul nu en l'air avec des putes. Les mollahs, eux, sont les pires, des malades et des obsédés sexuels. Elle n'est pas fière de ce qu'elle fait dans ce métier qui n'est pas glorieux, mais elle n'en a pas honte non plus, malgré que les putes sont considérées comme des déchets de la société et leur parole n'a aucune valeur. Elle peut rencontrer beaucoup de mecs, et elle apprend beaucoup sur la nature humaine et sur ce qui se passe dans la société. Elle ne vole personne, et elle ne fait de mal à personne. Elle le fait à elle-même. Elle a été étranglée avec son foulard. Son visage avait été gravement amoché.

- **Golnâz** « *J'aimerais un gros câlin* » (PVJP, p. 155 à 159)

Une pute connue sous le nom de *Golnâz*, littéralement la grâce de la fleur en persan. Elle était dépourvue d'acte de naissance, et n'a pas connu ses parents, mais elle était née très probablement dans la ville de Nichapour, une ville située à 100 kilomètres à l'ouest de Mashhad, où elle avait toujours vécu. Elle a un corps et un visage d'adolescente, même si elle doit avoir plus de vingt ans, avec un léger strabisme dans son œil droit. Pour elle, une pute est un être humain aussi et le fait d'écarter les jambes à n'importe quelle heure et à n'importe qui, ça n'empêche pas la souffrance, dans ce métier qui n'exige pas un CV, études, diplômes, stages, formations, années d'expérience, références et lettre de motivation, mais il faut y donner de soi, et pas seulement un cul.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

Elle voulait juste un gros câlin, car personne vrai ne l'a jamais prise dans ses bras. Elle a été étranglée avec son foulard le 13 avril 2014. Nul n'a réclamé son corps.

- **Tahereh** « *L'amertume d'une novice* » (PVJP, p. 166 à 169)

Une femme sensuelle, avec un léger embonpoint. Née le 18 juillet 1983 à Téhéran. Elle souffrait dans sa vie, son père la battait jusqu'à ses dix-sept ans, presque la veille de son mariage, et surtout depuis qu'il avait intercepté une lettre du fils du voisin qui était amoureux d'elle. Son mari aussi, parce qu'elle était jolie et que les hommes la regardaient. Après son divorce, elle n'avait nulle part où aller. Elle s'est fait arrêter parce qu'elle était allongée sur un banc dans un parc et que son voile avait glissé. Elle devint sigheb à un gardien de la morale qui l'avait prise pour la battre aussi. Elle voulait quitter le pays et vendre un de ses reins, mais à l'hôpital, il lui a dit que ses organes ne valaient pas grand-chose, parce qu'ils avaient trop de donneurs du groupe AB+. Comme elle ne pouvait retourner chez elle, elle a couché en échange d'argent, en espérant trouver un boulot, dans cette société où une femme divorcée est synonyme de pute et dans un métier, où le plus dur : les préjugés, le regard des autres, le rejet, le mépris, la condamnation. Elle a été arrêtée le 5 novembre 2011, condamnée à 180 coups de fouet, avant d'être pendue le 19 janvier 2012.

- **Hava** « *Une prostituée de Téhéran et le philosophe allemand* » (PVJP, p. 182 à 193)

Née à Shiraz le 18 novembre 1969, à 930 kilomètres au sud de Téhéran. Elle se faisait appeler *Hava*, Ève en persan. Une belle jeune fille rousse, grande et mince fumeuse. Sa féminité paraît virile et sa beauté quelque peu androgyne. Une femme cultivée. Après une maîtrise en philosophie, à l'université de Shiraz, elle était partie à Berlin pour faire une thèse : l'influence du soufisme persan sur le romantisme allemand, spécialement de la poésie de Hafez, poète iranien du XIV^{ème} siècle, sur l'œuvre de Goethe. Le soufisme et le romantisme n'étaient vraiment pas dans l'air du temps. La rencontre avec des quelques philosophes iraniens devenus chauffeurs de taxi à Berlin l'a découragée de jeter l'éponge et rentrer en Iran, et d'installer chez sa sœur divorcée à Téhéran. Elle avait beaucoup de choix à Téhéran : devenir la maîtresse de son patron (où elle travaillait dans la traduction de documents administratifs et commerciaux en allemand

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

et en anglais), cela est inclut implicitement dans le contrat, retourner chez ses parents à Shiraz, se marier, ou trouver un autre travail, qui c'était déjà une chose difficile. Elle a commencé comme prostituée tard, à vingt-huit ans. Elle exerce ce métier en grande partie par goût de la transgression. C'est un honneur pour elle d'être rebelle et hors la loi, quand les lois sont criminelles. C'est un métier lucratif, pour l'exercer, il faut aimer le corps, le sexe, la jouissance de l'autre et posséder un vrai savoir-faire. Elle fut dénoncée par un de ses voisins qui avait découvert son métier et à qui elle avait refusé ses services. Après trois mois d'emprisonnement et deux cents coups de fouet, elle a été pendue le 19 septembre 2014.

- **Mojdeh** « *De mère en fille* » (PVJP, p .198 à 201)

Née le 5 janvier 1980 à Mashhad. Assassinée le 3 mars 2002 à Mashhad. *Mojdeh*, une petite jeune à peine vingt ans, qui fume de l'opium. Elle a eu une enfance très difficile, avec sa mère, une femme veuve, qui devait se vendre pour payer la dose de son père et de son frère drogués. Elle vivait avec eux, depuis la mort de son mari à la guerre, quand sa fille *Mojdeh* n'avait pas encore deux ans. Ils amenaient des hommes à la maison et enfermait *Mojdeh* dans la pièce avec eux. Elle était déjà pute à dix ans. Elle décida de quitter la maison que de finir par tuer son oncle et son grand-père et d'être pendue pour meurtre. Elle finit dans la prostitution. Elle a été étranglée avec son tchador. Sa famille n'a jamais cherché à savoir ce qu'elle était devenue. Nul ne sait où elle a été enterrée.

VI. Haine, amour et sexualité : quelques repères

Haine, amour et sexualité, trois notions omniprésentes dans le corpus de notre mémoire. L'amour désigne un sentiment d'attachement d'un être pour un autre, souvent profond, voire violent, mais qui peut aussi être marqué d'ambivalence et, surtout, qui n'exclut pas le narcissisme, qui recouvre trois sentiments distincts qui nous viennent de l'antiquité et plus précisément de la Grèce antique, l'Eros, la Philia, et l'Agapê. Quant à la haine c'est un sentiment de révolusion intense qui est éprouvé à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose. C'est un désir de destruction d'une personne ou d'une chose. « Ces deux sentiments se retrouvent souvent notamment quand une personne a aimé et aime et se sent en danger, de perdre cet amour de l'autre, ou encore qu'elle est quittée par la personne qu'elle aime, certains autres sentiments vont surgir, d'abord la tristesse, ensuite

la jalousie, la colère transformeront, le sentiment d'amour qu'elle éprouvait, en sentiment de haine. On y retrouve souvent, de la joie, de l'attrait ou du désir, de la tendresse, de l'estime, de l'attachement, etc... Il faut aussi se rendre compte que la grande expérience qu'est l'amour, va inclure bien souvent de la colère ou du ressentiment ainsi qu'un profond sentiment de vulnérabilité. La haine est une passion destructrice, qui est à la base des persécutions réelles ou imaginaires, la haine n'est pas le contraire de l'amour, mais uniquement, sa dissolution dans la colère³⁹.»

Avant de monter leurs manifestations dans le corpus, nous allons voir quelques repères qui concernent ces trois notions :

VI. 1 - Repères psychologiques freudiens

Pour Freud, « le mot amour se présente comme une nébuleuse : il subsume toutes les variétés de l'amour mais regroupées en un seul et même ensemble de tendances qui invite à l'union, sexuelle ou pas. Par exemple, dans *Psychologie collective*, il dit en vrac toutes les variétés de l'amour : amour de soi-même, amour qu'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, l'amour d'un homme pour une femme, l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites, etc. Tout cet agrégat aurait donc pour noyau l'union, le désir d'union, l'éros freudien, et cet union trouve son sol dans la sexualité. Dans *La métapsychologie des pulsions*, Freud assigne la raison de l'amour à l'obtention du plaisir. Si son origine est auto-érotique, c'est qu'il provient de l'obtention d'un plaisir d'organe : on aime son corps pour obtenir ce plaisir. Et si on aime le moi, c'est d'avoir incorporé l'objet source de plaisir. C'est ainsi que l'amour devient l'expression d'un mouvement vers l'objet dispensateur de plaisir en se liant intimement à l'activité des pulsions sexuelles ultérieures. Quant à la haine, toujours dans le texte de Freud sur *la métapsychologie des pulsions*, elle n'est pas au départ le simple contraire de l'amour. C'est pour Freud une réaction plus ancienne liée aux pulsions d'un moi complètement narcissique qui veut se conserver, c'est-à-dire que ce moi se purifie en rejetant hors de lui toute source de

³⁹ <http://www.aquadesign.be/actu/article-8803.php> (Consulté le 30 mars 2018)

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

déplaisir. Et il oppose au monde des objets qui viennent le perturber un refus originaire⁴⁰».

VI. 2 - Anthropologie arabo-musulmane

Malek Chebel est un anthropologue algérien des religions, né le 23 avril 1953 à Skikda et mort le 12 novembre 2016 à Paris. Il étudie en Algérie, puis en France, à Paris, où il approfondit notamment la psychanalyse. Il est réputé pour sa réflexion sur l'islam, sa culture, son histoire, sa vie intellectuelle, son érotisme. Parmi ses ouvrages : *Mahomet et l'Islam*(2002), *Manifeste pour un islam des lumières* (2004), *L'érotisme arabe* (2014).

Pour Chebel, l'amour est : « *Ce sentiment, connoté d'une certaine noblesse, et qui est au sommet de toute l'architecture émotionnelle, il a pour désignations houb, al-hobb, mahibbâ ...Il est déclamé, chanté, raconté par mille et une versions, de la version classique et un peu rigide à la Oum Kalthoum jusqu'aux récitatifs des bayadères ou aux mélopées des poètes. Tous ont leur conception de l'amour passion, tous y goutent avec délice et le disent à l'envie. Cependant chez les arabes, l'amour n'est roi que dans la mesure où il se cantonne à l'évocation orale et à la chanson. Dans bien des cas, il ne peut encore se transmuier en gestes. La tendresse entre amants, devant une tierce personne, est toujours une tendresse de regard. Aucun mot, ni aucun geste ne peut la dévoiler : ce serait inconvenant. Mais dans la poésie et le chant, quels hommages fantastiques les amants peuvent se rendre, et l'homme peut alors chanter sa blanche « colombe » (sublimation de l'Eros), se « gazelle » (rîm), son ghûosnal-ban, sa Belle, en des accents voluptueux et imaginatifs. Tomber amoureux, s'amouracher, c'est ta'achchqa, alors que le mal d'amour, la passion, la douleur de celui qui est fortement épris de quelqu'un et qui en souffre, est dit : inhighâf^{A1}.»*

Dans le dictionnaire des symboles musulmans, il le définit par le mot *houbb* comme : « *Etat amoureux, qu'il soit mystique ou profane. Sur le plan littéraire, l'amour est*

⁴⁰ Marie-Claire Boons, *La psychanalyse et la question de l'amour*, pp. 27- 27 , Retranscription d'une conférence donnée en mai 2001 à Namur aux facultés Notre-Dame de la Paix à la demande de Jean-Pierre Lebrun.

⁴¹ Malek Chebel, *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, Quadrige/puf, 2002, p. 350.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

vécu sur le mode de la passion dévorante, de l'éloignement et de la douleur. Ces trois composantes fondent de la mythologie de l'amour chaste des Virginalistes (al-Houbb al-Odhri), un amour amer, porteur de chagrin, nourri par l'attente, taraudé par les tourments de l'âme et le ravage des corps⁴².»

Il aborde aussi la question de la sexualité dans le monde arabo-musulman dans son livre *L'imaginaire arabo-musulman*, où il déclare : « *Le domaine de la sexualité dans le monde arabo-musulman est contradictoire. D'emblée, les premières lectures du corpus législatif montrent que la tolérance à l'égard de la pratique sexuelle s'avère nettement plus grande que ce qui est accepté par la réalité sociale. Une ambiguïté très forte entoure donc la consommation sexuelle qui est généralement occultée au profit d'une évocation lâche de la sexualité comme vaste phénomène humain ou biomédical. Cette contradiction entre un discours tolérant et une pratique étriquée, névrotique par certains aspects, est le reflet des forces antinomiques qui agissent dans le corps social en rarement à la surface de vieux surgeons païens. D'un côté, les pratiques arabes anciennes sont dominées par des valeurs machistes : primat nataliste, caractère patrilinéaire de la famille, primauté de la lignée masculine sur la lignée féminine, déséquilibre dans les droits successoraux, etc. De l'autre, l'Islam. Religion monothéiste et consacrant avant tout la légitimité conjugale, l'Islam n'a jamais jeté d'anathème sur la sexualité pour autant qu'elle s'inscrit dans le cadre précis des liens du mariage ou du concubinage. Certains doctrinaires aimeraient sans doute qu'il y ait plus de rigueur dans le traitement de la sexualité par la religion, mais, dans l'ensemble, ils s'inclinent devant la franchise du deux cent vingt-troisième verset de la seconde sourate qui déclare : « Vos épouses sont pour vous un champ (de culture) : venez donc à votre champ comme vous l'entendez » (trad. M.Hamidullah). Le Prophète lui-même aurait déclaré que l'œuvre de chair lorsqu'elle était conforme à l'esprit islamique avait valeur d'aumône. Depuis l'acte sexuel s'est trouvé déculpabilisé aux yeux du musulman, d'autant que la fécondité des épouses sur laquelle repose la « richesse » d'une famille, d'une tribu ou d'un clan est liée, entre autres facteurs, à une fréquence régulière de copulation. Précisément, le prophète Mohammed qui, selon certaines sources, aurait épousé neuf femmes (douze selon d'autres), est crédité d'une très forte sensualité.*

⁴² Malek Chebel, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Edition Albin Michel, S.A, 1995, pp. 204-205.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

L'encyclopédiste Al-Nuwayri dit explicitement que le Prophète avait la capacité de satisfaire plus d'une trentaine de femmes, mais son témoignage ne date que du XIV^e siècle, quelque sept siècles après la mort du concerné. On peut légitimement penser que ces témoignages valent surtout par l'exemple incitatif qu'ils induisent, et non pas loin s'en faut par leur rigoureuse exactitude. Néanmoins, une multitude d'indices montrent que la société arabe de cette époque jouissait d'une certaine liberté de mœurs, que les femmes pouvaient déclarer leurs sentiments et qu'enfin, les hommes, à la suite de tels transports de passion amoureuse, arrivaient à mourir de chagrin. Cette liberté d'expression dans les choses du cœur est un indice convaincant de l'excellence communication à laquelle sont parvenus les amants⁴³. »

Le docteur Ahmed Aroua (1926-1992) né à M'Doukhal (wilaya de Batna). Il doit sa formation arabe et islamique à son père Mohammed Es-Sedik, lui-même formé à l'Université Islamique Al-Zitouna de Tunis. Il fit ses études de Médecine à la faculté de Montpellier où il soutient sa thèse de Doctorat en Médecine en octobre 1955, et en 1981, il obtient son Doctorat en sciences médicales et devient Professeur en Médecine sociales. Il écrit de nombreux poèmes en arabe et en français, et il est l'auteur de plusieurs ouvrages de Médecine Préventive, d'Histoire de la Médecine et d'Islamologie : *L'Islam et la morale des sexes*, *L'Islam à la croisée des chemins, problèmes idéologiques et perspectives d'avenir* (Sned, Alger, 1969), *L'Islam et la démocratie* (Maison des Livres), *L'Islam et la science* (Sned, Alger, 1974), *L'homme et son milieu* (Sned, Alger, 1978)...

Comme Malek Chebel, Dr Ahmed Aroua parle de la sexualité dans l'Islam: « *Dans l'Islam, la sexualité étant inscrite dans la nature des choses, c'est-dire dans l'ordre voulu par Dieu, elle se trouve intégrée dans la morale à la fois comme nécessité, comme droit et comme devoir. Elle est reconnue et acceptée dans toutes ses démentions : biologique liée à la reproduction, psychologique liée au désir et à l'affection, morale en ce qu'elle implique devoirs réciproques et solidarité. L'instinct primitif pourrait sans doute se manifester par un désir de diversité et de changement, mais la dimension morale freine cette tendance en recommandant une plus grande constance dans l'union, et exige la solennité qui garantit les droits de chacun des partenaires. Elle interdit par*

⁴³ Malek Chebel, *Liminaire arabo-musulman*, Paris, Quadrige/puf, 2002, pp. 305-306.

Chapitre I : Littérature au féminin : Texte et contexte

contre la prostitution et les unions libres, responsables de nombreux maux sociaux. Pour rendre possible cette rigueur dans le comportement, la morale établit des normes dans les relations entre les sexes. Elle a préconisé la chasteté en dehors du mariage légal, elle a prescrit des attitudes de pudeur et de réserve, elle a condamné l'exhibition ostentatoire des charmes physiques et leur mise en valeur par la démarche, le costume ou le fard dans le but d'attirer le regard, de réveiller les sens et de provoquer les désirs. Cette prescription de retenue valable pour les deux sexes a donné lieu dans la pratique de certaines populations musulmanes à des interprétations restrictives où la rigueur est dictée davantage par l'égoïsme, la jalousie et la méfiance que par le sens de la justice et de l'honneur⁴⁴. »

⁴⁴ Dr Ahmed Aroua, *L'Islam et la morale des sexes*, Office des publications universitaires, 1998, pp. 69-70.

Chapitre II :
Manifestations
thématiques

I. Constance thématique de la haine et de l'amour

Leïla Slimani est née et a grandi au Maroc dans une famille bourgeoise qui inculque à ses trois filles le goût de la liberté, le savoir que leur corps n'appartient qu'à elles et qu'elles peuvent en jouir comme elles veulent. Elle consacre sa voix et celle de ses personnages à la campagne de haine qui se manifeste corporellement (violence physiques, viol, l'humiliation sexuelle, porte du voile ...) et moralement (reproches, violence verbale et insultes, l'inégalité, l'hypocrisie, le mensonge, ...) dans son recueil contre tout un système : un Etat, une culture, une religion, les trois confondus pour imposer des lois liberticides – pas le droit de se toucher en public ou d'aller à l'hôtel pour un couple non marié, interdiction du sexe hors mariage, de l'avortement, de l'homosexualité,... au Maroc. Chahdortt Djavann exprime pareillement au plus près ce qu'elle a voulu transmettre dans son texte qui traduit la colère de l'auteure. Elle exprime sa haine à l'hypocrisie et à la corruption de la société iranienne où la politique et la religion intégriste sont les maîtres. Elle exprime sa haine envers les mollahs, dénonce l'inégalité et les aberrations des systèmes islamiques radicaux envers les femmes. L'auteure a fait parler des mortes, des catins et des voilées. Mortes de la tartufferie d'un pouvoir, d'une société et d'une interprétation orientée d'une religion. Elle les fait revivre en les faisant parler.

Comme la haine, l'amour, ce sentiment suscité d'une certaine noblesse, est au sommet de toute l'architecture émotionnelle, il a pour désignations *Houb* حب, *Al-Hobb* الحب, *Mahibbâ* محبة ... Il est chanté et raconté dans tous les arts dans toutes les cultures et dans tous les temps, il est présent dans les deux œuvres, soit corporellement, surtout à travers la sexualité ou moralement. Cependant, dans la société arabe, l'amour reste une émotion discrète et relève de la pudeur, la tendresse entre amants est souvent dissimulée devant une personne tierce, contrairement à la poésie et aux chants : « *Tomber amoureux, s'amouracher, c'est ta'achchqa, alors que le mal d'amour, la passion, la douleur de celui qui est fortement épris de quelqu'un et qui en souffre, est dit : inchighâf.* »⁴⁵.

⁴⁵ Malek Chebel, *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, Quadrige/puf, 2002, p. 350.

Chapitre II : Manifestations thématiques

L'amour de soi-même, l'amour qu'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes et des femmes, l'attachement à des objets ou à des idées sont des variétés d'amour qui sont toujours recherchés.

II. Haine et amour dans l'écriture slimanienne et djavannienne

On peut dire que les deux œuvres et les deux écrivaines possèdent plusieurs traits communs qui caractérisent surtout la littérature migrante, et qui englobent différentes manifestations de la haine et de l'amour. Ce couple fondamental de sentiments dont le mixage plus ou moins heureux détermine l'équilibre d'une personne et d'une société

II.1 Amour de l'écriture

Les deux écrivaines expriment leur besoin d'être entendus, qui est évidemment considéré comme naturel dans toutes sortes de relations familiales, privées ou sociales. Elles sont poussées vers l'écriture, puisqu'il est plus facile pour eux de s'exprimer à l'écrit qu'à l'oral. Le besoin d'être entendu et le désir d'écrire sont déjà des marques typiques de la littérature migrante. Djavann confirme dans *Les putes voilés n'iront jamais au paradis* que :

« Je vais exhumer ces femmes et les faire exister dans votre imaginaire pour le malheur des ayatollahs, et écrire noir sur blanc qu'elles n'étaient pas des souillures, que leurs vies n'étaient pas condamnables, et que LEUR SANG N'ÉTAIT PAS SANS VALEUR. Qu'elles méritaient la vie et non pas la mort. Qu'elles n'étaient pas la honte de la société. Qu'elles n'étaient pas des coupables, mais des victimes assassinées. Des femmes mal nées, malmenées, mal loties, des femmes fortes, des femmes fragiles, vulnérables, sans défense, des femmes meurtries. Des écorchées vives d'une société hypocrite, corrompue, et surtout criminelle jusque dans sa pudibonderie. Une société qui réprime, étouffe, pend, lapide, torture, assassine sous le voile. Je ne chercherai à les décrire ni comme des anges, ni comme des putains, ni comme de pures victimes. Mais comme des femmes. Des Femmes Étonnantes. Et ce livre sera leur sanctuaire. Leur Mausolée. » (PVJP, pp. 63-64)

« Arrivée à ce point de l'histoire, et après des semaines de réflexion et de tentatives d'écriture de tout genre, je me confie à vous, lecteurs. Je vous avoue tout. J'avoue la vérité sur cette entreprise littéraire. Procédé étrange et inédit au beau milieu d'un roman, je vous le concède. Bien que ce livre soit une fiction, l'affaire, hélas ! N'est pas de mon invention. Des femmes de rue, des prostituées, ont été assassinées dans la ville de Mashhad, puis dans d'autres villes, et les lois auxquelles je me réfère dans le chapitre précédent sont celles de la

Chapitre II : Manifestations thématiques

jurisprudence islamique en vigueur en Iran, où la charia chiite constitue le droit civil et le droit pénal. Ni les prostituées victimes, les « Racines du Mal – Fessad », ni leur assassin, celui qui s'était donné la mission d'« éradiquer la Fessad », donc la prostitution, ne sont le fruit de mon imagination : ils ont existé réellement. » (PVJP, p. 57)

De même, Leila Slimani prend la parole dans son *Sexe et mensonge*

« Avec elles, j'ai passé des heures extraordinaires. Cette parole-là, j'ai voulu la restituer, comme le témoignage poignant d'une époque et d'une souffrance. Mon but ici n'est pas d'écrire une étude sociologique ni de faire un essai sur la sexualité au Maroc. D'éminents sociologues, d'excellents journalistes font ce travail ô combien difficile. Ce que je voulais, c'était livrer cette parole brute. Cette parole vibrante et intense, ces histoires qui m'ont bouleversée, émue, qui m'ont mise en colère et parfois révoltée. J'ai eu envie de donner à entendre ces tranches de vie, souvent douloureuses, dans une société où beaucoup d'hommes et de femmes préfèrent détourner les yeux. En me racontant leur vie, en acceptant de briser des tabous, toutes ces femmes m'ont en tout cas signifié une chose : leur vie a de l'importance. Elles comptent et doivent compter. À travers leurs confidences, elles ont voulu sortir, pour quelques heures au moins, de leur isolement et inviter les autres femmes à prendre conscience du fait qu'elles ne sont pas seules. C'est en cela que cette parole est politique » (SM, p. 13)

La littérature migrante francophone a voulu entendre sa voix au public son but de l'écriture et le choix de lectorat justifie le choix de langue, parce que ce qui anime les écrivains migrants c'est « la hâte de témoigner », d'un côté. Et de l'autre côté, « il y a chez eux un souci majeur dans leur projet d'écrire : l'efficacité⁴⁶ ».

Pour cette raison, l'écrivain migrant a tendance à raconter sa vie, son enfance et son adolescence, souvent vécues dans le pays d'origine. Cela donne presque toujours aux produits de la littérature migrante des aspects autobiographiques, et cela est manifesté dans l'écriture slimanienne qui raconte à la première personne les événements qui ont marqué son enfance et son adolescence dans son pays natal. Chahdortt Djavann raconte à la première personne dans le chapitre « *fiction ou pas fiction* » et parle de l'adultère, la prostitution et de seize femmes assassinées réellement en Iran (événements tirés de fait divers),...où elle mélange la fiction et la réalité, brise les règles premières de la fiction et dit aux lecteurs ce qu'est ce qui passe dans l'histoire, elle les met face à face avec des prostituées qui vont parler de leurs histoires :

⁴⁶ M. Lebrun et L. Collès, *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique – France – Québec - Suisse*. Belgique, E.M.E. & Intercommunications, sprl, 2007, p. 41.

Chapitre II : Manifestations thématiques

:

*« Des femmes de rue, des prostituées, ont été assassinées dans la ville de Mashhad, puis dans d'autres villes, et les lois auxquelles je me réfère dans le chapitre précédent sont celles de la jurisprudence islamique en vigueur en Iran, où la charia chiite constitue le droit civil et le droit pénal. Ni les prostituées victimes, les « Racines du Mal – Fessad », ni leur assassin, celui qui s'était donné la mission d'« éradiquer la Fessad », donc la prostitution, ne sont le fruit de mon imagination : ils ont existé réellement. Les articles des journaux iraniens de l'époque, ainsi qu'un documentaire de Maziar Bahari, Irano- Canadien, *And along came a spider*, parlent essentiellement du tueur en série. Il est affirmé que les seize femmes assassinées étaient des prostituées, et quatorze d'entre elles des droguées. Comme preuve, nous avons la parole de l'assassin et le témoignage de deux gamines, huit et dix ans, d'une des victimes : « Ma mère a dit qu'elle sortait pour acheter sa dose. » (PVJP, p. 57)*

Ou aussi dans le passage suivant :

« ...Une société qui réprime, étouffe, pend, lapide, torture, assassine sous le voile. Je ne chercherai à les décrire ni comme des anges, ni comme des putains, ni comme de pures victimes. Mais comme des femmes. Des Femmes Étonnantes. Et ce livre sera leur sanctuaire. Leur Mausolée. » (PVJP, p.64)

Leïla Slimani a su très tôt qu'à l'extérieur du cercle familial les filles n'étaient pas perçues ni traitées de la même façon. Elle a connu la peur d'être arrêtée alors qu'elle flirtait avec un garçon dans une voiture. Elle a vu d'autres femmes vivre, être désignées comme déchues, elle a su que hors de sa famille la virginité était la valeur suprême :

« À l'adolescence, le monde se divisait en deux groupes. Celles qui le faisaient et celles qui ne le faisaient pas. Le choix, ici, ne peut pas être comparé à celui que font les jeunes femmes en Occident. Parce qu'au Maroc, sans le savoir, c'est un choix presque politique. En perdant sa virginité, une femme bascule automatiquement dans l'illégalité, ce qui n'est évidemment pas anodin. Mais faire ce choix ne suffit pas : il faut ensuite pouvoir, concrètement, réaliser son désir. Or, les contraintes sont très nombreuses. Où se retrouvent les amoureux ? Chez les parents ? Tout simplement impensable. À l'hôtel ? Même pour ceux qui en auraient les moyens, c'est impossible, puisque l'hôtel est en droit de réclamer un certificat de mariage aux couples désireux de partager une chambre. On se retrouve donc dans les voitures, dans les forêts, aux abords des plages, sur des chantiers ou sur des terrains vagues. Avec cette angoisse terrible d'être découvert et donc purement et simplement arrêté par la police. Je ne sais pas si une jeune Européenne de 16 ans mesure l'angoisse que peut représenter une telle situation. Je l'ai vécue.

Chapitre II : Manifestations thématiques

En terminale, je flirtais dans la voiture avec un garçon. Un flirt innocent et tout à fait naturel entre deux adolescents. Une voiture de la gendarmerie s'est arrêtée à quelques mètres. Les gendarmes se sont approchés de notre voiture. Ils savaient très bien ce que nous faisons. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils faisaient des rondes dans cette forêt. Il était de notoriété publique que des dizaines de couples se retrouvaient ici chaque jour. Jeunes ou vieux, couples adultérins ou lycéens amoureux, riches ou pauvres, tous poussés par l'envie d'un peu d'intimité à l'ombre des eucalyptus. » (SM, pp. 29-30)

« Mon père a eu trois filles, libres, bavardes, indépendantes. Pour lui, qui était né dans le Fès des années 1940, il n'était sans doute pas facile de voir grandir ses filles dans une société où le rôle des femmes avait totalement changé, mais où demeuraient de puissants garde-fous. Sans cesse, il lui a fallu jongler entre la transmission de ce en quoi il croyait le plus intimement, à savoir l'égalité homme-femme, et la nécessité de nous préparer au conservatisme de la morale dominante. Parfois, c'est nous qui avons poussé pour obtenir plus de liberté, c'est nous qui l'avons convaincu que notre désir d'émancipation était plus fort que notre besoin d'être protégées. Et je suis persuadée qu'au cours de sa vie, sa vision des femmes, mais aussi des problématiques liées au fait d'être une femme dans ce monde, a considérablement évolué. Nous l'avons éduqué tout comme il nous a éduquées. Ensemble, nous nous sommes élevés. » (SM, p. 32)

« Religieuse pratiquante, elle est, je le sais, choquée par mon mode de vie. Je fume, je bois, je sors quand je veux. J'ai autant d'amis garçons que d'amies filles. Je me dis que, lorsque j'étais adolescente, elle a dû assister complètement interloquée aux boums que nous organisions et où filles et garçons dansaient des slows langoureux. J'ai donc de ma nounou une image assez claire : c'est une conservatrice, et sans doute me juge-telle sans me le dire » (SM, pp. 85-86)

II.2 Amour de la langue française

Le choix de l'écriture en français pour les deux écrivaines migrantes permet de toucher un lectorat plus vaste. Harel confirme qu'il s'agit d'un choix et d'une nécessité. Il y voit « un irrépressible besoin d'amour⁴⁷ » et il affirme que l'écrivain migrant qui « veut refaire sa vie à la suite de la rupture traumatique⁴⁸ » et par ce choix, « il a retrouvé une seconde mère dans le choix du français⁴⁹ »

⁴⁷ S.HAREL, *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal (Québec), XYZ éditeur, 2005, p. 60.

⁴⁸ *Ibid*, p. 179.

⁴⁹ *Ibid*, p. 60.

Chapitre II : Manifestations thématiques

Pour Leila Slimani :

« Finalement, la langue française, elle est à nous aujourd'hui, c'est pour ça que effectivement il ya cette question coloniale, et la francophonie rime encore dans l'esprit de beaucoup de gens avec colonie. Il ne faut pas nier que la langue française est venue, notamment en Afrique, par la colonisation. Mais aujourd'hui, cette langue, elle est à nous. Nous avons plus à se justifier de l'utiliser. C'est pour ça que je vous disais que la langue française est devenue une langue africaine. Je pense que ça serait dangereux de culpabiliser ceux qui l'utilisent, en leur donnant l'impression qu'en l'utilisant ils sont complices de la colonisation, de l'impérialisme, donc ça ne m'étonne pas parce que la langue française est devenue une langue poétique en Algérie et de très grands auteurs en font des textes absolument magnifiques, et j'espère que ça va continuer⁵⁰»

« je pense que l'ouverture au monde vécu comme une chance, dans le monde qui est le nôtre où les frontières ne sont que nous les mènent dans un monde globalisé, évidemment apprendre une langue étrangère c'est toujours vécu comme une chance...moi je pense que la jeunesse effectivement elle a un très grande appétit notamment pour la langue française. Moi je voyage beaucoup avec mon livre, et je vois qu'il ya un appétit pour la langue française, pour la culture français.⁵¹ »

À son tour, Chahdortt Djavann affirme dans un entretien :

« Mon écriture ne pouvait prendre corps que dans la langue française. Il m'est impossible, je dis bien impossible de pouvoir me dire entièrement en persan. Le persan m'est devenu une langue étrangère : je n'appartiens plus au persan et le persan ne m'appartient plus. Et je dirais qu'aujourd'hui soit je n'ai plus de langue maternelle, soit j'ai une langue maternelle dans laquelle j'ai un accent étranger, qui est le français⁵²»

II.3 Amour de liberté

Le sujet migrant préfère raconter le passé, surtout les moments sombres de sa vie. Souvent, ces moments passés sont fortement marqués par la guerre ou la révolte politique. Mais l'écrivain migrant raconte en même temps la vie sociale dans la communauté qu'il décrit. Il le fait avec beaucoup de détails pour montrer comment le passé malheureux

⁵⁰ <https://www.franceculture.fr/emission...> (Consulté le 5 mars 2018).

⁵¹ www.dailymotion.com/Europe1fr (Consulté le 5 mars 2018).

⁵² Djavann, Chahdortt. « Le français est ma patrie », *Bibliobs*. URL :

< <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20131029.OBS3150/chahdortt-djavann-le-francais-est-ma-patrie.html> >

Chapitre II : Manifestations thématiques

engendre chez lui le désir intense de liberté et de paix. Les auteures femmes de la littérature franco-maghrébine et franco-persane, mettent surtout à nu les vies des femmes au quotidien. Dans leurs pays d'origine, les femmes ont du mal à s'épanouir en tant qu'individus libres. Sur tous les plans, les hommes leur imposent les lois et les rites religieux et elles ne peuvent pas faire grand-chose pour changer leur sort même si elles désirent plus de liberté et luttent pour en obtenir. C'est pourquoi, une fois ayant la possibilité de s'exprimer, les écrivaines de la littérature migrante, comme c'est le cas de Slimani et Djavann, profitent de l'occasion et elles ont tendance à créer des héroïnes rebelles, même celles qui vivent au pays de l'oppression, pour exprimer leur amour à la liberté et leur haine à l'oppression dans leur pays d'origine (l'Iran et le Maroc) :

« Les femmes qui m'ont parlé vivent ce que vivent la plupart des Marocains : un combat intérieur très dur, déchirant, entre la volonté de se libérer de la tyrannie du groupe et la crainte que cette liberté n'entraîne l'effondrement de toutes les structures traditionnelles sur lesquelles leur monde est construit. Toutes, vous le verrez, font parfois preuve d'ambiguïtés, elles se contredisent, s'émancipent puis baissent la tête. Elles tentent de survivre. » (SM, p.15)

« Maintenant que, vous, lecteurs, êtes au courant de tout, je reprends la suite de mon roman. Tout en poursuivant le destin de Soudabeh et de Zahra, je vais parler des prostituées assassinées de Mashhad, de Téhéran, de Kerman, de Qom, de Shiraz, d'Ispahan... ou plutôt les faire parler. D'outre-tombe. Je vais nommer ces prostituées, assassinées dans l'anonymat, leur donner la parole pour qu'elles nous racontent leur histoire, leur vie, leur passé, leurs sentiments, leurs douleurs, leurs doutes, leurs souffrances, leurs révoltes, leurs joies aussi. Certaines ont été assassinées sans que nul ne déclare leur disparition, sans que nul ne réclame leur corps ou pleure leur mort. Je vais me glisser dans leur peau, dans leur tête, m'identifier à elles : vivantes, mutines, insolentes, séduisantes, fantasques, sensuelles, provocantes, surprenantes. Foutrement irrespectueuses. Politiquement incorrectes. Iconoclastes. Courageuses. Héroïnes au destin tragique. Ces femmes parleront avec une Liberté Totale, avec une Liberté Absolue. Sans la moindre crainte, puisqu'elles n'ont rien à perdre, puisqu'elles ont déjà tout perdu : leur vie. Assassinées, pendues ou lapidées » (PVJP, p. 63)

Les deux œuvres montrent comment les moments horribles de la vie procurent le désir de se révolter, de se libérer de l'oppression et de l'injustice. Même une situation impossible n'empêche pas les personnages de continuer leur combat. Les protagonistes féminins des deux œuvres montrent aussi comment la situation des femmes se présente au Maroc et en Iran et combien il est difficile de l'améliorer. Ses personnages féminins trouvent la réalité

Chapitre II : Manifestations thématiques

insupportable et ont tous le profond désir de paix et de liberté où elles expriment surtout leur haine envers l'inégalité, la pauvreté. Voici des paroles de femmes :

- Paroles de Hava :

« Tout compte fait, je crois que j'exerce ce métier, en grande partie, par goût de la transgression. Quand les lois sont criminelles, c'est un honneur d'être rebelle et hors la loi. » (PVJP, p. 191)

« Le problème, c'est que les femmes ne peuvent se payer du plaisir sexuel comme les hommes. Le jour où les femmes pourront aller chez les hommes comme ces derniers vont chez les femmes, on aura fait un grand pas vers l'égalité des droits. Il faut aborder le sexe sans hypocrisie, sans honte, sans jugement moral. Nous sommes des êtres sexués et avons besoin du sexe. Du sexe sans préjugés. Sans mauvaise conscience. Sans humilier celui ou celle qui nous procure du plaisir. » (PVJP, p. 188)

- Paroles de Nour :

« Au Maroc, la femme n'a pas le droit d'avoir du désir. Elle ne choisit pas. Mais moi, j'étais rebelle. Je refuse ces modèles-là. Je ne veux pas être comme mes cousines qui se sont toutes mariées très jeunes et qui ont divorcé au bout de deux ans. Je ne veux pas me marier avec n'importe qui, juste pour être normale aux yeux de la société. Je veux avoir le droit de choisir. Rester célibataire ne me dérange pas. Mais l'entourage ne te laisse pas tranquille. Si je pouvais vivre en concubinage, je n'aurais même pas pensé au mariage. Le problème, ce n'est pas que ce soit légal ou pas, c'est que la société l'accepte. C'est le regard des gens qui est le plus dérangeant. Par exemple, fumer une cigarette, c'est légal, mais tu ne peux pas le faire pour autant dans la rue. Sinon, tu te feras traiter de pute. » (SM, pp. 35-36)

- Paroles de Soraya :

« J'avais envie de décoincer ce corps. Après mon divorce – que ma mère a vécu comme un terrible échec –, je me sentais forte, capable de prendre ma vie en main. J'avais l'intuition étrange que mon corps avait beaucoup à m'offrir, j'avais envie de découvrir le plaisir, l'abandon. Je n'y suis jamais arrivée. » Elle rencontre pourtant un homme plus âgé qu'elle. Un homme qu'elle décrit comme sensuel et patient. Ils font l'amour souvent, longtemps.» (SM, pp. 24)

- Paroles de Malika :

« À cet âge-là, je m'étais un peu débarrassée du carcan. Alors qu'autour de moi, mes amies ou mes sœurs se mariaient vierges, je me consacrais à mes études et je gagnais en liberté et en autonomie financière. » (SM, p. 100)

Chapitre II : Manifestations thématiques

« Les hommes se sentent écrasés par ce que je représente, qui est à l'opposé de l'image classique de la femme marocaine, soumise et maternelle. Chez les hommes, il y a un hiatus entre le fait d'être libéré dans l'acte sexuel et dans la tête. La plupart ne le sont que le temps de l'acte. Dans leur tête, ils sont dans le jugement. » (SM, p. 101)

- Paroles de Zhor :

« Pour beaucoup d'hommes, une femme se résume à un vagin dans lequel tu te masturbes. Les filles sont très crues, très trash quand elles parlent de sexualité. On parle beaucoup plus précisément de sexe que les garçons. On se met en garde, on se donne des bons plans. On est solidaires. Il faut dire que les hommes profitent beaucoup de la situation et qu'une grande partie d'entre eux ne supporte toujours pas que les femmes soient devenues autonomes. À la fac, le directeur des affaires estudiantines m'avait demandé pourquoi je fumais dehors. Pour lui, c'était un affront, alors qu'en même temps les garçons fumaient des pétards dans le foyer, devant tout le monde. Ce qui me fait chier, c'est qu'il y a des chapitres entiers dans le Code pénal sur la moralité et que tous concernent les femmes. » (SM, p. 62-63)

- Paroles de Leila Slimani :

« Pour résumer, en dehors du mariage, point de salut. Car si la société se montre indulgente à l'égard du corps masculin, qui doit exulter, pour les femmes, tout est interdit en dehors de la conjugalité. La loi est dure mais c'est la loi. » (SM, p.29)

- Paroles de Mouna

« Pour la société, ce n'est pas normal que je ne dorme pas tous les soirs chez mes parents si je ne suis pas mariée. On grandit avec cette culture de "tout est permis en cachette", mais il n'y a qu'un modèle qui domine. Il y a toujours un moment où il faut suivre le troupeau. Avec l'âge, on se rend compte que la marginalité est impossible. On la paye trop cher. Je vois ma mère souffrir et ça me ronge. En fait, ce qui est terrible, c'est que moi, je peux me mettre à sa place mais qu'elle est incapable de le faire. Beaucoup d'homosexuels finissent par se marier pour sauver la face. Ça ne me paraît pas absurde, je ne les juge pas. » (SM, p. 162)

- Paroles de Sara

« Y a pas de boulot, pas même pour les hommes. Trop de pauvres, trop de miséreux, trop de drogués..., à part une minorité corrompue et extrêmement riche, le reste de la population survit. Même la classe moyenne a du mal à finir le mois, alors les pauvres ! Ils peuvent crever de faim, de froid, de maladie, de drogues, personne ne leur vient en aide, sauf si tu es au service de la police secrète, sauf si tu collabores avec le régime et espionnes pour lui. Les sanctions ont appauvri 90 % des gens, mais 10 % s'en sont mis plein les poches et ils roulent en Rolls-Royce et en Porsche. La seule chose qu'ils savent faire, c'est déclarer des jours de deuil national. On

Chapitre II : Manifestations thématiques

n'a que ça dans ce pays : des jours de deuil. Les jeunes rigolent et inventent des blagues en disant que bientôt le calendrier ne suffira pas à contenir tous les jours de deuil des mollahs. Les gens n'en peuvent plus de tant de lamentations, du noir. Plus ils interdisent, plus les jeunes deviennent avides. Alors que mettre du rouge à lèvres est interdit aux femmes, Téhéran a été surnommée "la capitale du rouge à lèvres". Et rien que ça en dit long sur l'opposition entre la population et ce régime. Faites un tour en ville, à pied ou en voiture – en voiture c'est mieux –, et vous verrez qu'en moins d'une minute, vous pouvez ramasser dix filles. Allez, essayez ! Vous verrez que je n'exagère rien. Ils ont fait de ce pays un grand Bazar à putes ! » (PVJP, p. 146)

- Paroles de Shahnaz

« Je me suis enfuie un beau matin. J'ai vidé le coffre-fort de mon mari et j'ai atterri à Téhéran. Depuis, j'ai appris à aimer mon corps. J'ai appris que le sexe peut ne pas être lié à l'amour. D'ailleurs, l'amour, c'est quoi au juste ? Comment on le mesure ? Avec un thermomètre ? Et on l'enfonce dans quel trou ? J'étais une des femmes les plus amoureuses, et j'ai haï mon mari comme je n'ai jamais haï personne. Plus rien dans la vie ne pourra me faire mal à ce point. J'ai été trahie, humiliée, alors que je venais d'enterrer ma mère et mon fils nourrisson. Ça m'a fait un mal... Au début, je me suis lancée par vengeance, mais finalement ça m'a libérée. » (PVJP, p. 86)

- Paroles de Maha Sano

« Je ne revendique pas un modèle de société particulier. Moi, tout ce dont j'ai envie, c'est d'avoir le choix. Vous savez, à force de vivre dans cet équilibre précaire, on finit par devenir paranoïaque. On ne sait plus où est le bien, le mal, on a parfois peur de ses propres pensées, de ses propres réactions. Pour moi, le travail sur les Monologues du vagin était avant tout un moyen de faire naître une réflexion chez les femmes, de les sortir du conditionnement dans lequel on les a enfermées. On s'habitue à la façon dont notre corps est traité par la société, à la façon dont il est nommé. Se réapproprier son corps passe aussi par un travail sur la langue, sur le vocabulaire, qui est le reflet de notre culture machiste. D'ailleurs, la pièce s'appelle Dially, c'est-à-dire "le mien", ou plutôt "c'est le mien !". » (SM, p. 133)

II.4 La haine sociale

La critique de deux sociétés iraniennes et marocaines est bien marquée dans les deux œuvres. Les deux écrivaines qui vivent à Paris, se détachent de leurs pays d'origine, car elle n'y trouve pas leurs identités, elles se trouvent entre deux cultures « signe de transculturation » (le cas aussi de quelques personnages dans les deux œuvres, comme *Mouna*, *Hava*,...). Par conséquent, elles tentent de critiquer leurs sociétés d'origine, à

Chapitre II : Manifestations thématiques

travers leurs voix et celles de leurs personnages, où se manifeste la haine comme une sorte de révolte contre l'oppression sociale et politique :

« J'ai quitté le Maroc il y a plus de quinze ans. Avec les années et avec la distance, j'ai sans doute oublié à quel point il était difficile de vivre sans ces libertés qui me sont devenues si naturelles. En France, on a peut-être du mal à imaginer la schizophrénie qu'engendre la découverte de sa sexualité pour une jeune fille dans un pays où l'islam est religion d'État et où les lois sont extrêmement conservatrices sur tous ces sujets. » SM, p.26)

Dans son essai *À mon corps défendant, l'occident*, Chahdortt Djavann affirme sa prise de position politique, religieuse et surtout sociale :

« En Amérique, j'ai été souvent interrogée, sur la compatibilité de l'islam avec la démocratie, sur l'élection d'Ahmadi Nejad, sur le programme nucléaire de l'Iran, sur sa volonté proclamée de rayer Israël de la carte. Ces questions m'ont été posées ici aussi, en France, dans les débats, rencontres, conférences, cafés littéraires, interviews, émissions de radio ou de télévision auxquels j'ai participé depuis deux ans... Sur tous ces sujets, je constate à regret que j'avais bien raison de craindre et de dénoncer le pire. Pendant les années où l'on saluait en Europe et surtout en France les « ouvertures démocratiques » du régime iranien, mon opposition au régime des mollahs était jugée « radicale ». Aujourd'hui, les ambitions nucléaires du régime islamique, son antisémitisme et sa haine d'Israël ne sont plus en secret ; on commence à parler de ces actes barbares et de la répression en Iran, des massacres d'étudiants opposants, des assassinats d'intellectuels, des prisonniers politiques, de la lapidation des femmes accusées d'adultère, de la pendaison des filles violées⁵³... »

« ... Ce fut un vrai choc, la première fois que je suis allée dans un sauna à Berlin. On m'a demandé d'enlever mon maillot. Déjà que j'avais du mal à me montrer en maillot de bain devant les hommes..., j'avais l'impression que tout le monde me regardait, alors qu'ils s'en foutaient de mes cuisses. Voir hommes et femmes à poil ! Sans le moindre manque de respect. Sans le moindre voyeurisme. Le naturel du corps. Des corps jeunes, vieux, gros, grands, petits, beaux, laids. C'était quelque chose pour une Iranienne grandie sous le voile. Un choc plus fondamental que culturel. Un choc existentiel. C'est à Berlin, au sauna, parmi d'autres corps mis à nu, sans artifices, sans apprêt, vulnérables..., que j'ai pris vraiment conscience d'être avant tout un corps. J'étais ce corps et ne devais pas en avoir honte. Il m'a fallu longtemps pour aimer mon corps, respecter mon corps et celui des autres. » (PVJP, pp. 190-191) (Paroles de Hava)

⁵³ Chahdortt Djavann, *À mon corps défendant, l'occident*, Flammarion, 2007, p. 10.

Chapitre II : Manifestations thématiques

Le fait de tomber enceinte hors mariage est grande honte au Maroc et en Iran. Celle qui commet ce péché sera punie et poursuivie par son entourage et par sa famille. Elle risque sa vie :

« Une autre fois, je me suis disputée avec un collègue qui a voulu dénoncer une femme célibataire à qui nous avons diagnostiqué une grossesse extra-utérine. Elle nous a suppliés de garder le secret. Mais mon collègue fulminait. Pour lui, il était plus important de la dénoncer à sa famille que de la soigner. » (SM, p. 101)

« L'année dernière, je suis tombée enceinte. Je ne pouvais vraiment pas le garder. Ma mère était malade, mon travail me demandait beaucoup de temps et je n'avais aucune envie de me mettre en couple avec le père. Il était évident pour moi que je devais avorter. La fille qui travaille chez moi depuis des années, et qui vient de la campagne, a eu une attitude étonnante quand elle a compris la situation. Elle m'a dit : "Ne t'inquiète pas. Je te l'éduque, je m'en occuperai. On s'en fout, on n'a même pas besoin qu'il ait un père. Comme on dit, si personne ne te nourrit, personne n'a de droits sur toi." Au contraire, ma cousine, moderniste et bac +5, s'est écriée : "Oh, mon Dieu, quelle horreur ! Il faut aller à l'étranger, te cacher pendant quelques mois." Elle a déserté et je sentais que je lui faisais honte. » (SM, p. 104) (Paroles de Malika)

« ... J'ai avorté deux fois avant d'avoir accès aux capotes et à la pilule. Le drame, c'est qu'il n'y a personne pour t'apprendre à éviter la grossesse. Je n'aime pas les gosses et je détestais être enceinte. Pourquoi me regardez-vous comme ça avec vos yeux emplis de jugements à deux sous ? Vous croyez qu'après tout ce que j'ai subi dans ma vie, c'est votre jugement qui va me faire quoi que ce soit ? Qu'est-ce que vous savez de la détresse des filles nées dans la misère ? La faute à qui ? La misère ne reproduit que la misère. Ne prenez pas cet air supérieur de "moi, je suis quelqu'un de bien" : si vous étiez née à ma place et moi à la vôtre, j'aurais été aujourd'hui à votre place et vous à la mienne, et c'est moi qui vous aurais posé des questions... En vérité, j'ai deux enfants je ne sais où dans la nature. J'avais à peine onze ans, et j'étais déjà enceinte de quatre mois. J'ai eu mes règles très tôt. À dix ans. Et hop, cette putain de machine a fonctionné. J'ai accouché d'une fille. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. On me l'a prise. J'ai cru mourir en accouchant. Je suis tombée encore enceinte. J'ai subi un deuxième accouchement. On me l'a encore repris. Garçon ou fille, je ne sais pas. Puis, j'ai fait plusieurs avortements. Même avec la pilule. Et la capote parfois ne tenait pas jusqu'au bout... Je suis très fertile. Une goutte de sperme et le malheur se loge dans mon ventre. Je ne supporte pas la grossesse. Ça me donne envie de vomir. Ça me rend malade. Y a des filles qui aiment ça. Moi pas. » (PVJP, p. 95) (Paroles de Fataneh)

Chapitre II : Manifestations thématiques

Pour exprimer sa haine vis-à-vis une société radicale, Chahdortt témoigne de l'innocence des femmes tombés en erreur de sexe, elle les considère victimes d'une société archaïque, hypocrite, corrompue et coupable de les avoir délaissé à leur sort :

« Je vais exhumer ces femmes et les faire exister dans votre imaginaire pour le malheur des ayatollahs, et écrire noir sur blanc qu'elles n'étaient pas des souillures, que leurs vies n'étaient pas condamnables, et que leur sang n'était pas sans valeur. Qu'elles méritaient la vie et non pas la mort. Qu'elles n'étaient pas la honte de la société. Qu'elles n'étaient pas des coupables, mais des victimes assassinées. Des femmes mal nées, mal menées, mal loties, des femmes fortes, des femmes fragiles, vulnérables, sans défense, des femmes meurtries. Des écorchées vives d'une société hypocrite, corrompue, et surtout criminelle jusque dans sa pudibonderie. Une société qui réprime, étouffe, pend, lapide, torture, assassine sous le voile. » (PVJP, pp. 62-63)

« Lorsque le cinquième corps de femme fut trouvé quelque part à la lisière de la sainte ville de Mashhad, un article dans un journal fit beaucoup de bruit : FESSAD SERA ENFIN ÉRADIQUÉE ! Fessad, mot persan d'origine arabe, signifie la corruption, la perversion, la débauche, et ici il désignait la prostitution, que l'article moralisateur condamnait sans appel. Quelques jours plus tard, les autorités ont déclaré, via la presse : « Cinq corps de femmes de rue – façon pudique de nommer celles qui font le trottoir – ont été trouvés. Connues de la police, elles avaient, toutes, des casiers judiciaires, avaient déjà été arrêtées, fouettées, incarcérées, puis relâchées... Quelqu'un les a éliminées. » Le mot « éliminées » évitait soigneusement le terme « assassinées », qui pouvait heurter les plus farouches des fanatiques. L'assassinat est condamnable selon la charia, tandis que l'élimination de Fessad est le devoir de chaque musulman. Et où se niche la racine de Fessad si ce n'est entre les cuisses des femmes ? Des femmes de rue. Des Putes. Quelle Fessad, quel Mal, quelle Immoralité pouvait être pire que l'entrejambe ouvert des prostituées pour un système qui ensevelit la féminité sous le voile ? » (PVJP, p. 50)

Paroles de ses personnages :

« Je préfère la bite et le sperme à l'urine et l'excrément, et même parfois, outre le pognon, je prends mon pied avec vos pères, vos frères, et vos maris. Ça vous choque ? Eh bien, c'est votre problème, bande d'hypocrites ! Je ne vends pas mon corps. Je couche en échange d'argent. C'est un métier honnête et les gens en ont pour leur fric. Et quand je ne travaille pas, je suis une femme comme tant d'autres. C'est drôle que, dans ce monde de putes où la corruption, le crime et la prostitution de tout genre gangrènent les sociétés, on s'en prenne à nous, ça en dit long sur la régression de notre époque. » (PVJP, pp. 80-81) (Paroles de Shahnaz)

« Je crois très sincèrement que le mot prostitué conviendrait mieux à beaucoup de "gens bien", à ceux et celles qui vendent leurs valeurs, leurs principes, à ceux et celles,

Chapitre II : Manifestations thématiques

“respectables”, qui couchent utile, qui collaborent, qui trichent. Sont prostitués les arrivistes, les carriéristes – on les appelle à tort des ambitieux –, ceux et celles qui occupent des postes pour lesquels ils ne sont pas qualifiés. Sont prostitués ceux et celles qui sont corrompus... La corruption est partout. » (PVJP, pp. 187-188) (Paroles de Hava)

« Une femme qui ferait appel à un homme pour le plaisir sexuel en échange d'argent serait très mal vue, serait une femme sans vertu, une pute, même si elle qui paie. Mais c'est quoi, la vertu, exactement ? C'est souffrir tout son saoul, c'est vivre dans la frustration, dans la privation, dans l'hypocrisie, dans la méchanceté, dans l'avidité et l'exclusion. » (PVJP, p.188) (Paroles de Hava)

Pas loin de la mentalité iranienne, les femmes subissent le même sort au Maroc :

« Dans une société comme la nôtre, l'honneur passe avant tout. Ce n'est pas tant la vie sexuelle des gens que l'on juge mais la publicité qu'ils en font ou osent en faire. Mais cette injonction au silence n'est plus suffisante pour maintenir la paix sociale et permettre l'épanouissement de chacun. Notre société est rongée par le poison de l'hypocrisie et par une culture institutionnalisée du mensonge. Tout cela génère de la violence et de la confusion, de l'arbitraire et de l'intolérance. Les libéraux bons teints comme les conservateurs prônent le statu quo. Ils semblent s'entendre sur l'idée fallacieuse selon laquelle la société marocaine n'est pas prête à évoluer sur ces questions. Mais quand des femmes en minijupe sont jugées pour outrage à la pudeur, quand des homosexuels sont lynchés en pleine rue, il me paraît urgent de réfléchir au projet de société qui nous unit et qui permet d'éviter ce type de débordements. Le Maroc, comme les autres pays musulmans de la région, ne pourra pas se passer d'une telle réflexion. » (SM, pp. 17) (Paroles de Leïla Slimani)

« À Casablanca, et dans les grandes villes globalement, de plus en plus de filles indépendantes assument leur sexualité. Elles en parlent de manière directe, sans fausse pudeur. Mais la majorité a des relations superficielles, sans pénétration. Beaucoup d'entre elles font la réfection d'hymen et peuvent s'inscrire ainsi dans une certaine reproduction de la domination patriarcale. Elles perpétuent un mensonge et une hypocrisie, et ont beaucoup de mal à assumer l'acte sexuel. Combien sont-elles à me dire : “Je l'ai fait parce qu'il m'a promis le mariage” ? Les hommes préfèrent toujours ne surtout pas se marier avec celle qui a accepté d'avoir un rapport sexuel avec eux. » (SM, p. 152) (Paroles de Sanaa El Aji)

« Pour être tout à fait franche, je reste assez timide sur ce plan, même si j'aime mon mari et que nous formons un couple solide, depuis bientôt douze ans. Il y a des choses que je n'oserais jamais lui demander. Et il y a des choses aussi qu'il n'aimerait pas me voir faire. Pour lui, je suis d'abord la mère de ses enfants et je crois que certaines pratiques sexuelles lui paraîtraient avilissantes. Des choses que je n'ose pas dire mais qui ne sont pas pour “les filles bien”. Je dis ça entre guillemets, parce que je ne juge personne et que je considère que chacun a le droit de

Chapitre II : Manifestations thématiques

faire ce qu'il veut avec son corps. C'est plutôt la société qui fait ce genre de distinction et c'était très ancré, aussi, dans le type d'éducation que j'ai reçue. » (SM, p. 176) (Paroles de Samira)

II.5 La haine de la religion

La construction de l'histoire dans les deux œuvres tourne particulièrement autour de la société musulmane et de la situation des femmes musulmanes. Les deux auteures à travers leurs langages et leurs personnages n'hésitent pas à manifester leurs haines et à critiquer l'Islam et les lois de la société musulmane (le port du voile, l'autorité des mollahs, la polygamie, le mariage temporaire, le mariage des mineures, la lapidation, l'oppression du régime, le mariage forcé, la dot...). Non seulement l'Islam, mais aussi les gens dans le pays musulmans car sont aussi un grand obstacle pour la liberté et la vie privée des compatriotes, où Chahdortt Djavann dit : « *J'ai vécu le totalitarisme islamique et les barbaries religieuses sous tous leurs aspects* ⁵⁴ ». Elles évoquent les conséquences qu'ils portent et montrent qu'il faut agir pour changer la situation comme leurs personnages, même si le résultat de l'action de leurs personnages n'est pas toujours positif, parce que les unes sont mortes (les prostituées assassinées...) et les autres ne sortent pas de leurs mauvaises situations sans séquelles.

Pour ce qui est de la punition, la lapidation qui se manifeste dans le roman djavannien est la pire façon de punir les gens condamnés religieusement, les extraits expriment la haine de l'auteure envers cette violence corporelle :

« Il est primordial de savoir que, selon la législation islamique en vigueur en Iran depuis l'instauration du régime khomeinyste en 1979, la prostitution est un crime dont le châtement est la peine de mort. Et si la prostituée est mariée, elle sera condamnée à la lapidation. Cette loi est écrite noir sur blanc et attribuée, comme toujours, à la volonté d'Allah, sans que l'on ait demandé l'avis de ce dernier. Cependant, l'application de cette loi rencontre de très sérieux obstacles. La prostitution n'a jamais été aussi répandue dans le pays à cause de la pauvreté de l'immense majorité de la population, du trafic de la drogue, en particulier l'opium et l'héroïne. Dans les milieux pauvres, les filles, les sœurs, les épouses, les mères se vendent pour payer la dose de leurs pères, frères, maris, fils, quand ce n'est pas pour les nourrir, ou pour payer la leur. Les multiples sanctions économiques internationales, la mauvaise gestion gouvernementale, les sommes exorbitantes dépensées pour soutenir, depuis des décennies,

⁵⁴ <http://www.evene.fr/tout/chahdortt-djavann> (Consulté le 2 fév. 2018)

Chapitre II : Manifestations thématiques

Hezbollah, Djihad islamique, Hamas, Ennahdha, Frères musulmans, Assad et compagnie... ont entraîné une inflation vertigineuse et la pénurie de tous les produits, y compris alimentaires. Bénié soit l'idéologie islamique ! Beaucoup de femmes de la classe moyenne se prostituent pour les mêmes raisons ou pour préserver leur niveau de vie. Les étudiantes pour payer leurs études, les divorcées pour payer leur loyer ou pour ne pas être à la charge de leurs parents chez qui parfois elles retournent vivre. Les raisons de la prostitution sont nombreuses et variées : pour un simple repas chaud, pour une dose de drogue, pour un carré Hermès ou Dior – souvent en contrefaçon –, pour se faire opérer le nez, se payer une injection de Botox ou d'autres produits esthétiques, pour trouver un boulot ou le garder... La prostitution est un des fléaux qui gangrènent le pays à l'instar du chômage et de la drogue, alors qu'officiellement elle est prétendue inexistante. Morale des tartuffes ! » (PVJP, pp. 51-52) (Paroles de Chahdortt Djavann)

« Une femme mariée ne peut avoir qu'un seul mari et aucun homme sigheh. Toute relation sexuelle extraconjugale la condamnerait à la lapidation. » (PVJP, pp. 129) (Paroles de Chahdortt Djavann)

Elle exprime aussi à travers ses personnages sa haine envers le régime iranien et l'autorité absolue des mollahs qui est utilisée à leur profit personnel. Ils sont stricts et exigent le respect des gens et la soumission totale des femmes :

« De ce régime, bof...Des mollahs, j'en ai eu deux trois comme clients, pas plus. Tout le monde a des clients mollahs. Y en a tellement dans le pays que forcément ça vous tombe dessus un jour ou l'autre. Ils aiment baiser. Ils marmonnent en arabe le sigheh pour nous impressionner, et nous devenons des putes halal.» (PVJP, p. 158) (Paroles de Golnâz)

« Ce n'est pas pour rien que, dès que les extrémistes islamistes s'emparent du pouvoir, ils s'en prennent tout de suite au plaisir en général, et au plaisir sexuel en particulier. Comme les mollahs ici ou les Frères musulmans en Égypte... Pour eux, la sexualité des femmes est diabolique. Ils ne supportent pas l'idée que leur mère ait écartée les jambes pour les fabriquer. » (PVJP, p. 81) (Paroles de Shahnaz)

« Je travaille à mon compte. Je fais économiser aux mecs les frais du sigheh ! Parce que le mollah ne fait pas le sigheh pour les beaux yeux des femmes ou la grosse bite des mecs, ni pour l'amour d'Allah, il prend un pourcentage. Tout ça c'est grotesque, si on y pense. Grotesque et hypocrite. Ça peut vous surprendre, mais je suis croyante, à ma façon-beaucoup de gens ont perdu la foi depuis que les mollahs sont au pouvoir, et je pense quand même que l'islam s'est montré plus réaliste en inventant le sigheh. Sauf que l'argent circule toujours dans le même sens : de l'homme à la femme. Si les femmes pouvaient aussi prendre les hommes en sigheh, tout

Chapitre II : Manifestations thématiques

serait parfait. Encore un effort. La quatrième religion sera peut-être plus équitable à l'endroit des femmes ! ». (PVJP, pp. 143-144) (Paroles de Sara)

« Les mollahs, eux, sont les pires. Tous des obsédés sexuels. Des malades. Grave. Et ils s'en prennent aux femmes parce que des mèches de cheveux dépassent de leur voile ! Ce pays est devenu un merdier pas possible. Trente-cinq ans de répression, de privations, d'interdits et d'humiliations en tout genre ont rendu les gens avides, malhonnêtes et tricheurs. » (PVJP, p. 150) (Paroles de Sara)

Les deux auteures expriment leurs haines envers les lois de la société musulmane :

« Je suis marocaine et, au Maroc, les lois musulmanes s'appliquent à moi. Peu importe mon rapport intime à la religion. Quand j'étais adolescente, mes parents ont donc dû m'expliquer, même si cela était en contradiction avec leurs propres convictions, qu'il m'était interdit d'avoir des relations sexuelles hors mariage ou même de me trouver dans un endroit public avec un homme qui n'était pas de ma famille. J'ai compris que je ne pouvais pas être homosexuelle, me faire avorter, vivre en concubinage. Ne pouvant pas avorter, si j'avais un enfant sans être mariée, je pouvais également être poursuivie et mon enfant n'aurait pas de statut. Il serait un bâtard. Le nouveau Code de la famille, promulgué en 2004, permet de déclarer les enfants nés hors mariage, mais si le père ne le reconnaît pas, les mères doivent choisir dans une liste de noms, incluant la particule Abd. Né de père inconnu, l'enfant est mis au ban de la société et victime d'exclusion sociale, économique. Pour éviter cette exclusion et ne pas risquer d'être arrêté pour relation extraconjugale, des centaines de femmes abandonnent des enfants conçus dans l'illégalité. Selon l'association Insaf, pour la seule année 2010, il y aurait eu en moyenne 24 bébés abandonnés par jour, soit 8 000 à 9 000 bébés par an sans identité, ni généalogie, sans parler des cadavres trouvés dans les poubelles. Pour résumer, en dehors du mariage, point de salut. Car si la société se montre indulgente à l'égard du corps masculin, qui doit exulter, pour les femmes, tout est interdit en dehors de la conjugalité. La loi est dure mais c'est la loi. » (SM, pp. 26-27) (Paroles de Leïla Slimani)

« Pour résumer, en dehors du mariage, point de salut. Car si la société se montre indulgente à l'égard du corps masculin, qui doit exulter, pour les femmes, tout est interdit en dehors de la conjugalité. La loi est dure mais c'est la loi. » (SM, p. 29) (paroles de Leïla Slimani)

« Selon l'article 489, toute « conduite tendancieuse ou contre nature entre deux personnes du même sexe est punie de six mois à trois ans de prison ». Dans un pays où l'avortement est illégal sauf en cas de viol, de malformations graves ou d'inceste et où « toute personne mariée convaincue d'adultère » risque un à deux ans de prison (article 491 du Code pénal) se jouent

Chapitre II : Manifestations thématiques

chaque jour des situations dramatiques. On ne les voit pas, on ne les entend pas et pourtant des tragédies intimes rongent les citoyens qui ont pour certains le sentiment de vivre dans une société hypocrite, qui les juge et les rejette. » SM, p. 16) (Paroles de Leïla Slimani)

« Dans ce pays, tu ne peux pas porter ce que tu veux, alors qu'il y a partout des affiches publicitaires avec des filles à moitié nues. Mais toi, à 21 heures tu ne sors pas. La rue ne t'appartient pas. Tu es toujours une intruse dans l'espace public. C'est vrai qu'il est beaucoup question de sexe à la radio et dans la presse féminine. Ça se fait dans le cadre légal : on parle de certaines choses, mais il y a des limites. » (SM, p. 63) (Paroles de Zhor)

« Ici, même pour se marier, on achète une femme, on fixe le montant de la dot que le futur mari doit payer à sa future femme. Même lorsqu'il s'agit d'un mariage d'amour, on demande d'abord : combien ? Combien pour la dot ? Combien pour les frais de ceci et de cela ? Combien pour le mariage ? Combien pour les bijoux ? On ne peut épouser une fille sans lui acheter or et diamant. On ne parle que d'argent, et franchement je ne vois pas la différence avec ce que nous faisons. Chaque année, des milliers de mariages sont annulés parce que les deux familles ne se sont pas entendues sur le montant de la dot ou les frais du mariage. C'est dire qu'il n'y a qu'un pas entre se prostituer et se marier. Et pourtant, ces femmes mariées nous condamnent du haut de leur vertu mercantile. Alors que dans les deux cas, on demande, avant toute chose : combien ? À ceci près que dans le mariage, les épouses se vendent à un seul homme pour un prix global, tout compris. Mais nous, une fois le client parti, nous sommes libres. Le prix n'est pas le même. Les avantages et les inconvénients non plus. » (PVJP, pp. 142-143) (Paroles de Sara)

« ...L'humiliation féminine est devenue générale et nationale dans notre pays, puisque ce sont les lois elles-mêmes qui écrasent les femmes, leur dérobent les droits les plus élémentaires et les définissent comme des sous-hommes. On est bonne à être mariée, donc fornicée, dès neuf ans, pendue ou lapidée dès douze ans, mais à vingt ans ne dispose pas de son cul. Femme, vous ne disposez jamais de votre corps ni de votre vie dans ce pays. La loi vous l'interdit. » (PVJP, pp. 184-185) (Paroles de Hava)

« C'est la religion qui inculque la haine du corps, du plaisir sexuel, l'idée du péché. Pourquoi jouir serait-il un péché ? Pourquoi le sexe serait-il sale ? Je ne considère pas que mon corps se salisse au contact d'un autre corps. Avec la jouissance d'un homme. Pourquoi l'éjaculation et le sperme font-ils tant réagir les gens ? Tout ça, c'est à cause des conneries religieuses. Leur morale, qu'ils se la foutent au cul, les mollahs. "Un homme a des besoins", ils n'ont que ça à la bouche ; alors que les femmes ont plus de besoins sexuels que les hommes. Et les hommes le savent, et c'est pour ça qu'ils répriment et oppriment les femmes depuis la nuit des temps. Ils sont plus forts physiquement, mais sexuellement, ils n'arrivent pas à la cheville des femmes. » (PVJP, p. 82) (Paroles de Shahnaz)

Chapitre II : Manifestations thématiques

« On m'a arrêtée une fois, j'ai pris cent vingt coups de fouet et trois mois de prison ferme, alors que normalement c'est quatre-vingts coups. Y a pas de règles dans ce pays, ils ne respectent même pas leurs putains de lois. Chaque fanatique se venge comme il peut. J'ai dû payer une fortune pour racheter mes coups de fouet. Heureusement que j'avais suffisamment d'économies. Pour te punir ils esquintent ton corps à jamais. » (PVJP, p. 145) (Paroles de Sara)

« Ici, même pour se marier, on achète une femme, on fixe le montant de la dot que le futur mari doit payer à sa future femme. Même lorsqu'il s'agit d'un mariage d'amour, on demande d'abord : combien ? Combien pour la dot ? Combien pour les frais de ceci et de cela ? Combien pour le mariage ? Combien pour les bijoux ? On ne peut épouser une fille sans lui acheter or et diamant. On ne parle que d'argent, et franchement je ne vois pas la différence avec ce que nous faisons. Chaque année, des milliers de mariages sont annulés parce que les deux familles ne se sont pas entendues sur le montant de la dot ou les frais du mariage. C'est dire qu'il n'y a qu'un pas entre se prostituer et se marier. Et pourtant, ces femmes mariées nous condamnent du haut de leur vertu mercantile. Alors que dans les deux cas, on demande, avant toute chose : combien ? À ceci près que dans le mariage, les épouses se vendent à un seul homme pour un prix global, tout compris. Mais nous, une fois le client parti, nous sommes libres. Le prix n'est pas le même. Les avantages et les inconvénients non plus. » (PVJP, pp. 142-143) (Paroles de Sara)

Les deux œuvres se concentrent surtout sur la critique de l'Islam et ses fanatiques et dénoncent la violence surtout physique, que certaines femmes subissent. Dans ces extraits les deux auteures expriment la haine corporelle et la révolte contre le port du voile et du tchador (voile noir porté par les musulmanes chiites, surtout en Iran). Des valeurs qu'elles jugent important à faire passer :

« Sous le tchador, les prostituées, comme toutes les femmes ensevelies sous le voile, sont réduites à un trou. Pas de décolletés dans lesquels les regards plongent, pas de longues jambes qu'on croise et décroise et qui laissent apparaître furtivement une petite culotte rouge, noire, blanche, qui fait fantasmer aussitôt les hommes ; ni même des talons aiguilles – une femme dans ce pays, même une pute, se déplace sans faire de bruit. À travers le tchador noir, les clients ne voient ni jambes, ni seins, ni peau, ni boucles de cheveux, ni chute des reins... les hommes visent directement le trou où tremper leur bite, c'est tout. » (PVJP, p. 41)

«Voilà à quoi peut ressembler la prostitution dans une des villes les plus religieuses et traditionnelles d'Iran. Ces femmes en tchador doivent être totalement invisibles – comme il se doit – et provocantes : ne pas se faire remarquer par les agents de la morale islamique et attirer les éventuels clients. Tâche ardue et contradictoire. Elles portent le hijab le plus sévère et parviennent à se prostituer sans montrer la plus infime parcelle de leur corps. Du grand art ! » (PVJP, p. 39)

Chapitre II : Manifestations thématiques

« ... Comme je le disais, tout est interdit, mais tout est facile à trouver. Alcools, drogues les plus dures, ecstasy, opium, héroïne, films pornographiques..., les mecs sont accros à YouPorn, et quant à la prostitution, elle est partout, au coin de chaque rue. Gamines de douze, treize ans, étudiantes de l'université, divorcées ou même femmes au foyer... C'est pas ironique ça ? Une république islamique avec tant de gardiens de la morale et tant de putes ! Tout se fait en catimini, sous le tchador, sous le voile, sous le foulard. » (PVJP, p. 48) (Paroles de Sara)

« Un tchador noir marche sur le trottoir : une femme. On ne distingue rien, pas même son visage. Elle se retourne dès qu'elle entend une voiture derrière elle. Le tchador s'entrouvre le temps d'un clin d'œil et se referme aussitôt. Le conducteur de la Renault freine et s'arrête. Le tchador s'empresse et s'engouffre dans la voiture, comme une souris dans un trou. » (PVJP, p. 38)

Leila Slimani tente de défendre sa vision religieuse à travers ses personnages en tant que femme appartenant à une société qui apparait, pour elle, vivre dans le paradoxal des faits. Au Maroc, le voile n'est qu'une mode, il n'est pas une conviction religieuse :

« La religion, c'est entre moi et mon dieu. Je suis musulmane mais pas pratiquante. Tout le monde fait sa prière à la maison. Mon père est très pieux. Depuis qu'il est à la retraite, ses seules sorties sont à la mosquée. Mais il ne m'impose rien, ne me demande jamais pourquoi je m'habille comme ça ou pas. C'est vrai, il y a de plus en plus de gens qui brandissent la religion. À la fac, dans l'amphithéâtre, il y avait quatre filles non voilées sur une centaine. Et ce qui me dégoûte, c'est que ces gens ne sont même pas religieux, c'est juste une mode. Ça freine beaucoup de choses, ça rend les relations humaines difficiles. Au boulot, par exemple, je suis la seule non voilée. Je travaille dans un milieu d'hommes. Une fois j'y suis allée en jupe et j'ai eu l'impression d'être nue. C'était atroce. Je ne le referai jamais. Avant, l'après-midi, on faisait souvent la fête entre femmes chez l'une d'entre nous. Mais à un moment ça a changé. C'est devenu un rendez-vous religieux où tout le monde était voilé et où on me demandait sans cesse pourquoi je ne me voilais pas. Il y avait une espèce de concurrence ou de surenchère pour savoir laquelle des filles était la plus pieuse. Je ne veux pas qu'on m'impose ce truc. Ma mère est voilée, ça ne me dérange pas. Je pourrais le mettre un jour, mais ça doit venir de moi. Les autres filles, les vierges, elles enfoncent le désir tout au fond d'elles-mêmes », dit-elle en mimant un geste de pression vers le sol. « Elles l'oppressent. Comme tout le monde, je connais des filles voilées qui acceptent la sodomie pour garder leur hymen. Moi, je préfère mille fois ressentir du plaisir plutôt que de faire ça sous prétexte de rester pure. Elles ne pensent même pas au plaisir, elles n'abordent jamais cette question. » (SM, pp. 38-39) (Paroles de Nour)

« Ma mère n'a jamais travaillé. Elle porte le voile parce que mon père l'y a obligée. C'est une femme très docile. Moi, je l'ai toujours considérée comme une victime. Elle a épousé mon père à 16 ans pour échapper à son frère qui était extrêmement violent. Il lui a dit de mettre le

Chapitre II : Manifestations thématiques

voile, le pantalon sous la djellaba, pas de maquillage, même pas une crème de soin. » SM, p. 56)
(Paroles de Zhor)

« À la faculté, j'ai l'impression que le sexe était presque toujours instrumentalisé. Les voilées couchaient en perspective d'un mariage. D'autres se prostituaient pour payer leurs études et leurs achats. Dans la chambre à côté de la mienne, il y en avait trois. Elles assumaient complètement. La nuit, elles sortaient de la cité grâce à la complicité du gardien. Et le week-end, quand leurs parents venaient les chercher, elles remettaient leurs voiles et leurs manteaux jusqu'aux chevilles. Je me souviens qu'elles utilisaient des méthodes vraiment obsolètes pour se protéger des maladies, des trucs de grands-mères sans aucune efficacité » (SM, p.60) (Paroles de Zhour)

Les deux auteures montrent de manière très négative comment se présente le mariage dans la société musulmane (iranienne et marocaine). Elles expriment leurs haines au mariage des mineures, arrangé, à la polygamie, ... :

« Vu sa grande beauté, son père la maria à douze ans, alors qu'elle n'avait pas encore eu ses règles et que ses seins n'avaient pas poussé. « Une fille si belle est un danger permanent, une tentation diabolique même pour ses propres frères », disait-on. Elle fut obligée de quitter l'école, non sans chagrin. Les deux amies avaient beaucoup pleuré, dans les bras l'une de l'autre. Leur rêve de s'enfuir vers une vie meilleure prenait fin. Zahra avait peur de sa nuit de noces, dont elle ignorait le déroulement et les détails. Elle avait peur aussi de cet homme étranger qui avait deux fois et demi son âge et qu'elle avait vu seulement l'après-midi où il était venu, avec sa mère, chez eux, demander sa main. Le mariage était célébré entre pauvres ; petite assemblée, petite fête, petit dîner. Elle était triste dans sa robe blanche, trop grande pour elle, louée dans un magasin de robes de mariées bon marché » (PVJP, p. 19)

« Zahra n'avait jamais aimé son mari et à présent, après une année de vie de misère au village, dans une situation de quasi-séquestration durant laquelle non seulement, réduite en esclavage, elle s'était occupée de sa mère et de ses grands-parents, mais avait aussi supporté dans l'obéissance leur méchanceté et mille avanies, elle le détestait. A cause de lui, elle avait dû quitter l'école, sa meilleure amie et leurs rêves. Le soir de leurs retrouvailles, il la pénétra, brutalement. » (PVJP, p. 28)

« Mon pire souvenir est celui d'une jeune fille, originaire de Kenitra, qui avait à peine 13 ans. Elle nous a raconté que son père l'avait donnée à un de ses amis. Ils ont menti au juge sur l'âge de la jeune fille afin de pouvoir conclure le mariage. La fillette nous disait : "J'ai envie d'aller au collège et de jouer avec mes amis, est-ce que vous pourriez appeler mon mari ? Je sais qu'il fréquente des femmes de son âge, parfois même il les amène à la maison. Moi, je

Chapitre II : Manifestations thématiques

*regarde du porno, j'aimerais bien lui plaire, mais il ne veut pas me toucher. » (SM, p. 66)
(paroles de Faty Bady)*

Afin de dénoncer l'exploitation des femmes dans le sexe, les auteures, notamment Djavann, dévoile la réalité des types du mariage chiite. Au nom des lois et de la religion, l'amour et le sexe sont à vendre en Iran, l'homme peut « posséder » autant qu'il désire de femmes pour se satisfaire : des mariages de quota et d'intérêts, ceux qui peuvent durer quelques minutes et qui vont engendrer toute la haine des femmes durant le reste de leur vie.

« En tant que mollah, il s'occupait essentiellement des sighehs. Sigheh est le terme à la fois juridique et populaire dans l'islam chiite pour ce qu'on peut appeler mariage temporaire. Selon l'article 1075 du code civil de la charia iranienne, un homme marié, outre ses quatre femmes officielles, peut contracter autant de sighehs simultanés qu'il le désire. Deux... dix... vingt... quarante... Sans limite. Excusez du peu. Très pratiqué en Iran depuis l'instauration du régime islamique, le sigheh est une sorte de CDD sexuel. Contrat à durée déterminée, dont la durée minimale peut être seulement de quelques minutes. La femme consent, en échange d'un prix fixé à l'avance, à servir sexuellement l'homme. Le type de pratique sexuelle, classique, fellation, sodomie... n'est pas précisé dans le contrat. J'emploierai le mot sigheh indifféremment sous forme d'adjectif et de substantif, comme on le fait en persan, pour désigner aussi bien le contrat de mariage temporaire lui-même que la femme qui en est l'objet. La femme devient la sigheh de l'homme, mais aucun terme ne s'applique à l'homme qui prend une ou plusieurs femmes en sigheh. Je m'accorderai ici, en français, le plaisir d'une fantaisie en les appelant « maris d'intérim ». Je tiens à préciser, pour éviter toute confusion avec le terme polygamie galvaudé en Occident, qu'à l'opposé de l'homme marié, une femme mariée ne peut avoir qu'un seul mari et aucun homme sigheh. Toute relation sexuelle extraconjugale la condamnerait à la lapidation. » (PVJP, pp. 128-129)

Même loin du concubinage ou d'autres formes de mariage existant en Iran, le malheur des femmes provient aussi de la polygamie. En tant qu'épouse qui, en principe aime son mari, la femme est menacée par le risque de perdre son mari une fois remarié. La loi et la religion tolèrent ce genre de mariage, mais l'auteure le considère comme le début de la dérive des femmes vers la prostitution ou le suicide :

« À peine sept semaines après mon accouchement, il m'a dit que sa mère lui avait trouvé une jeune fille : la deuxième épouse. Les belles-mères sont terribles. Surtout dans des pays traditionnels comme le nôtre. Les belles-mères sont terribles et les lois aussi : les mecs ont droit à quatre femmes. Je lui ai dit que je me tuerais. Je ne pouvais supporter ça. Mais beaucoup de

Chapitre II : Manifestations thématiques

femmes se soumettent. Je vous dis, elles sont lâches et collabos d'un système qui les écrase. Des scènes, j'en ai fait. J'ai demandé le divorce. Mais aucune femme ne peut obtenir le divorce parce que son mari va épouser une deuxième, troisième ou quatrième femme. C'est son droit. Lui, il a tous les droits, et vous, pauvre femme, aucun. Parce qu'"un homme a des besoins". Ma belle-mère organisait la fête du deuxième mariage de mon mari, tandis que moi je pleurais ma mère et mon fils nourrisson. Vous imaginez l'humiliation ! Alors là, j'ai vu rouge. Franchement, je ne peux pas comprendre comment certaines femmes acceptent ça. J'allais le tuer. Je me suis dit : il faut que je me sauve, sinon ça va mal finir. En quittant mon foyer, je savais, au fond de moi, que je finirais pute » (PVJP, p. 85) (Paroles de Shahnaz)

II.6 L'amour maternel/ Antipathie parental

L'amour maternel est défini comme désir instinctif existant chez la plus part des femmes de protéger et de nourrir, selon leurs fonctions biologiques. Les organes féminins tels que le ventre et les seins leur donnent la notion que la création et la survivance d'un enfant dépendant de leur propre vie. Cet amour qui peut se manifester de plusieurs façons, Il se voit dans les deux œuvres djavannienne et slimanienne : dans le rapport traditionnel mère/fils et filles, aussi dans le cas d'une femme qui, sans enfants, transfère son instinct maternel sur quelqu'un d'autre. Ces extraits expriment l'amour maternel (l'amour de Zahra à ses filles, l'amour de Jamila à Leïla Slimani (sa nounou), l'amour entre Nour et sa mère, l'adoption des enfants :

« A dix-neuf ans, selon l'acte de naissance de sa sœur morte, et à dix-sept ans en vérité, lorsqu'elle était devenue veuve, Zahra avait mené une vie fervente et pratiquante. Elle prodiguait à ses deux filles un amour maternel qu'elle n'avait jamais connu enfant. » (PVJP, p. 109)

Ou encore dans le passage suivant qui exprime la disposition des femmes à devenir victime dans l'intérêt de sauver ses enfants, un amour maternel inégal :

« Puis elle exprima son attachement à ses enfants. – pour elles je ferais tout. Dieu le sait, c'est pour elles que je me suis soumise à des actes auxquels mes trois patrons me forçaient, et Dieu sait que je n'ai y jamais pris de plaisir ; jamais je n'ai regardé un homme, jamais je n'ai eu depuis mon premier accouchement aucun désir pour un homme, je suis restée pure et je sais que Dieu me pardonne. » (PVJP, p. 116)

Comme Djavann, Slimani reconnaît l'amour maternel, mais dans les limites qu'impose la société et la religion. Une fille ne peut confier, par pudeur ou par éducation, le côté

Chapitre II : Manifestations thématiques

sexuel à sa mère. Elle ne peut le faire avec son père, car il est souvent considéré comme démissionnaire de ses tâches éducatives vis-à-vis ses filles :

« Elle m'a toujours poussée. Je suis très proche de ma mère. Je lui raconte presque tout, elle est très ouverte. Je parle même de mes copains, mais pas dans les détails, bien sûr. » (SM, p. 34) (Paroles de Nour)

« Jamais de ma vie je n'ai parlé de sexe avec ma nounou. Pour moi, il aurait été impensable d'aborder ce sujet avec cette femme qui vit pourtant sous mon toit depuis plus de vingt ans. Nous représentons, l'une et l'autre, deux modèles de femmes absolument antithétiques. À 50 ans, elle ne s'est jamais mariée et, si l'on en croit l'importance qu'elle accorde à la morale et à la religion, elle est vierge. Elle travaille et vit chez nous. » (SM, p. 85) (Paroles de Leïla Slimani)

« Je peux dire que ma mère était émancipée par rapport à son entourage. Elle avait beaucoup de caractère. Elle nous a élevés quasiment seule, car mon père était démissionnaire. Elle était un modèle pour moi. » » (SM, p. 167) (Paroles de Fedwa Misk)

II.7 L'amour platonique (amour moral)

L'amour platonique peut se produire entre amis. C'est le type le plus commun d'amour. Entre amis on passe du temps ensemble, on communique facilement et on rigole librement ... et c'est normal d'avoir de l'affection au départ qui a tendance à se transformer en amour platonique, un amour privé de tout contact physique et ainsi sexuel. Ce type d'amour est manifesté dans les deux œuvres à travers l'amitié de *Zahra* et *Soudabeh* et celle entre *Soraya* et ses amies :

« À la même date et à quelques pâtés de maisons, était née Zahra. Les deux fillettes habitaient la même rue, avaient passé leur enfance ensemble, étaient allées à la même école, assises sur le même banc, et s'étaient juré de rester les meilleures amies du monde. Elles étaient toutes deux étonnamment belles, alors que leurs parents étaient laids ainsi que leurs frères et sœurs. Les deux gamines se ressemblaient comme les deux moitiés d'une pomme coupée en deux, disait-on, à ceci près que Soudabeh était très brune et Zahra châtain et sensiblement plus petite de taille. Rêveuses, elles ne manquaient ni d'intelligence ni de vivacité. » (PVJP, pp. 17-18)

« Après son divorce, elle s'est fait un groupe d'amies libres et sans tabous, avec qui elle parlait de tout. La liberté de parole, la grivoiserie même, lors des après-midi entre filles, l'ont surprise et réconfortée. Ces femmes lui expliquaient comment devenir experte dans l'art de séduire les hommes, de quelle façon les rendre fous physiquement, quitte à utiliser pour cela quelque étrange potion. » (SM, p. 23) (Paroles de Soraya)

Chapitre II : Manifestations thématiques

« Elle était un peu ivre vers 11 heures, quand il lui a proposé de l'accompagner chez lui pour un dernier verre et pour un baiser. Et pour tout le reste. Elle n'a pas osé. Elle a pris peur et elle s'est enfuie, comme une folle, sans donner d'explications. Sur la route, elle a appelé une amie et lui a demandé de lui servir d'alibi, de prétendre qu'elles avaient passé la soirée au cinéma. Elle a appris par cœur le résumé du film projeté ce soir-là et elle l'a ensuite récité à son mari. » (SM, pp. 25- 26) (Paroles de Soraya)

II.8 La sexualité : haine et amour corporel

Sachant que Slimani et Djavann sont issue d'une société musulmane, Ayant grandi dans des contraintes de cette société, le lecteur est étonné par la liberté dont elles abordent le sujet de la sexualité ainsi que la place qu'elles accordent à ce sujet et à la langue crue utilisée. Elles révèlent au lecteur que malgré leurs énormes problèmes sociaux, en tant qu'êtres humains, leurs personnages ne cachent pas ce qu'ils pensent et peuvent éprouver le désir sexuel et la sensualité. Mais cela montre que même si on vit sous les pressions religieuses, en tant que femmes, on ressent le désir sexuel, tout comme les hommes. Elles parlent de : La virginité, L'amour charnel, L'amour passionnel, la masturbation, le viol, l'homosexualité, L'asexualité, l'humiliation sexuelle.

II.8.1 La virginité (haine corporelle et morale)

La virginité est un sujet souvent traité dans la littérature migrante en France, car elle a une grande importance dans la culture musulmane. Mais elle n'est certes pas propre à la société arabo-islamique, en dépit du nombre incroyable d'allusions qui lui sont faites. *« Il y a peu encore, on le rencontrait de manière comparable dans toute la zone périméditerranéenne. En outre, à l'instar du Coran qui évoque deux types distincts de virginité spirituelles (celle de Marie-III, 42 ; XIX, 20 ; XXI, 91- et celle de Houris-LV, 56 et 72 ; LVI, 34- 39), la bible met en scène la parabole des deux vierges (Mat. 25, 1- 13) qui tiennent un flambeau, allumé dans le cas des « vierges sages » et éteint dans celui des vierges folles⁵⁵. »* La virginité est, comme la montre l'anthropologue Malek Chebel, l'un des mythes les plus rigides de l'histoire sexuelle de la femme arabe. La jeune fille tentera par tous les moyens de préserver intact un hymen qui signe rituellement son entrée dans le monde de la « socialité sexuelle » et qui lui ouvre les portes du mariage. Elle est un

⁵⁵ Malek Chebel, *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, Quadrige/puf, 2002, p. 323.

Chapitre II : Manifestations thématiques

critère de bonne éducation, elle est en somme la pierre de touche de la morale de la fille et partant de toute sa famille.

Les deux auteures abordent ce sujet pour exprimer leurs haines à l'hypocrisie de la société musulmane (haine morale) et envers la valeur de l'hymen dans cette société (haine corporelle) qui se manifestent dans ces extraits :

« Les femmes sont trop lâches et hypocrites pour revendiquer leur droit au sexe. La plupart préfèrent vendre leurs services sexuels à un mari contre une assurance matérielle à vie. Assumer son désir exige du courage. Avant le mariage, elles jouent à la fille modèle, à la fille prude, à la fille vertueuse, à la fille vierge pour trouver un mari, alors qu'elles ont été enculées, Dieu sait combien de fois, pour préserver leur virginité. Si c'est ça la pudeur, on pourrait dire aussi que les pédés sont vierges ! Et puis, une fois mariées, elles jouent à l'épouse de leur mari, à la mère de famille, elles endurent tout jusqu'au moment où les maladies psychosomatiques leur tombent dessus. J'ai mal par-ci, j'ai mal par là... ça commence à trente ans, parfois même plus tôt. Elles ne veulent pas admettre qu'elles sont malades de bite. » (PVJP, pp. 82-83)

« Mon ex, qui a fait l'école française, est très ouvert, très cool. Pourtant, il n'envisage de se marier qu'avec une fille plus jeune et vierge. En même temps, il se vante d'aller régulièrement voir des prostituées. Quand je me suis montrée choquée par ses propos, il m'a dit : "Tu es intolérante. C'est mon droit, j'ai le droit de vouloir à la fois baiser et me marier avec une vierge." Il ne considérerait pas ça du tout comme schizophrène. Comme pour beaucoup d'hommes, sa sexualité est complètement immature. » (SM, p. 102) (Paroles Malika)

« Zahra n'était plus vierge et son père refusa de la reprendre. Une marchandise abîmée. La gamine fut obligée de partir au village avec sa belle-mère chez les parents de celle-ci, en attendant que son mari sorte de prison. » (PVJP, pp. 20-21)

« Cette mère, adorée et crainte, tenait à ce que ses filles soient de bonnes élèves, intégrées et sociables. Elle ne les empêchait ni d'assister aux goûters d'anniversaire ni de sortir le soir ou même de passer la nuit chez une amie. « Elle nous faisait confiance, je crois. Mais quand elle disait au revoir, avant de me déposer ici ou là, elle se penchait toujours vers moi et, à l'oreille, elle chuchotait : "N'oublie pas." » La jeune femme rit, d'un rire à la fois tendre et triste. « Qu'est-ce qu'elle ne voulait pas que vous oubliiez ? » me suis-je risquée à lui demander. « N'oublie pas de rester vierge. C'est ça qu'elle me disait. » Et cette injonction, sacrée, terrible, constamment répétée, est devenue comme un refrain entêtant. Une voix dont elle ne parvint jamais à se débarrasser » (SM, p. 24) (Paroles Soraya)

« Un jour Alex m'a dit : "J'aimerais bien marcher avec toi dans un endroit où les marques d'affection sont possibles." J'étais stupéfaite ! En réalité, je ne me rendais pas compte que j'étais si crispée avec lui en public. Il y a une grande misère affective, un problème avec la

Chapitre II : Manifestations thématiques

tendresse. Les gens sont frustrés. On croit qu'Internet ou les réseaux sociaux vont permettre une certaine ouverture d'esprit. Le fait de voir tout ce qui se passe ailleurs n'est pas forcément gage d'ouverture. Ça génère aussi beaucoup de frustration. Quand on défend la liberté sexuelle, les gens vous accusent de vouloir faire du Maroc un lupanar géant. Ça m'énerve, mais en même temps je le comprends parce que je suis issue de cette culture-là. Ma famille était conservatrice, croyante ; moi, j'ai grandi avec l'idée du mariage, de la virginité. La première fois que j'ai eu une relation sexuelle, c'était complètement assumé, c'était un choix. La plupart des filles ne l'assument pas. Elles sortent avec un mec, et ensuite ça arrive dans le feu de l'action et elles se sentent très coupables. Regardez les prostituées : elles parlent à tout bout de champ de religion. Souvent, la prostituée estime qu'elle est en tort et, un jour, elle espère être sauvée et expier ses péchés. Si moi, je lui dis que je l'ai fait en connaissance de cause et que je ne me sens pas coupable, elle ne le comprendra peut-être pas. Elle va être choquée ! Ce qui choque, c'est le fait de ne pas éprouver de honte, de ne pas être obnubilée par l'idée de rentrer dans le droit chemin. On a beau expliquer que notre sexualité n'est guidée que par une éthique, ils s'en foutent : la morale est religieuse, ou elle n'est pas. Il faut composer avec. Je me fiche de la façon dont vivent les gens, mais je ne veux pas qu'on m'impose quelque chose »(SM, pp. 170-171) (Paroles Fedwa Misk)

« J'ai eu une relation avec un homme pendant huit ans. Dès le départ, on s'est dit qu'on ne pensait pas au mariage. On voulait apprendre à se connaître, passer de bons moments, partager des choses. Ce garçon, c'était l'exemple même du Marocain qui n'épouserait jamais une non-vierge. Quand je l'ai connu, il avait des idées très arrêtées là-dessus. En discutant avec moi, il a remis en question beaucoup de choses. Maintenant, il dit qu'il se rend compte que la virginité ne veut rien dire. Mais je crois que ce ne sont que des mots. Le poids de la société, des parents, de la religion, tout cela fait qu'ils ont beau prétendre être ouverts d'esprit et compréhensifs, dès qu'ils pensent au mariage il faut que ce soit une fille vierge. » (SM, pp. 36-37) (Paroles de Nour)

« La première fois que j'ai eu du désir, c'était à l'âge de 17 ans : j'ai lu un livre dans lequel il y avait une scène érotique et je me suis mise à me masturber sans même m'en rendre compte. Après, je suis sortie avec un garçon. J'avais décidé de perdre ma virginité. Je lui ai demandé s'il voulait que nous fassions l'amour et il m'a dit non. Il a fallu que je le rassure, que je lui promette que je ne voulais rien de lui. Finalement on l'a fait, à ma manière. » (SM, p. 157) (Paroles de Mouna)

II.8.2 L'amour charnel (amour corporel)

L'amour charnel c'est la relation sexuelle, cela vient de chair. Il n'est pas non plus la définition d'amour fou, de passion, on peut avoir des relations sexuelles sans passion, même si c'est dommage. Et à l'inverse être fou amoureux, éprouver une passion pour

Chapitre II : Manifestations thématiques

quelqu'un sans avoir de rapports sexuels. Il y a différentes combinaisons. Reste que la définition d'amour charnel est : "relations sexuelles". Cet amour se manifeste dans les deux œuvres (l'amour charnel entre Zahra et son mari, entre Soudabeh et son amoureux,...):

« Cette nuit-là, allongée dans l'obscurité à côté de son mari, une énergie magnétique émanait d'elle. Une sexualité débridée. Un désir brut. Si son mari ne l'avait pas prise, c'est elle qui, peut-être, aurait osé se jeter sur ce corps d'homme. Il la pénétra, à son habitude, abruptement et fut étonné de ne pas trouver un vagin sec, frigide et fermé, mais humide, ouvert et accueillant. Pour la première fois, Zahra connut la jouissance sexuelle. A partir de cette nuit, son corps de jeune adolescente enceinte guettait, cherchait, désirait le corps de son mari. Dès que celui-ci l'approchait, sa vulve se mouillait, son vagin s'ouvrait et dévorait la verge qui la pénétrait. Elle voulut être pénétrée toute la journée, toute la nuit ; que le sexe de son mari restât à jamais en elle, puissant, bandant, dur. Elle se mordait les lèvres pour étouffer les cris du plaisir. Elle crut aimer son mari. Elle tomba amoureuse de lui. Elle l'aima. Elle était contente dès qu'il rentrait à la maison, elle jouait la femme. Ses seins fermes, ronds, lourds, excitaient son mari. Zahra devenait de plus en plus belle, et il lui faisait l'amour chaque matin avant de quitter la maison, lors de la sieste après le déjeuner, et chaque soir avant de s'endormir. Parfois, en pleine nuit, pendant qu'il dormait, elle glissait sa main dans son pyjama, caressait sa queue, et dès qu'il allait se réveiller, bandant, elle retirait sa main, lui tournait le dos, en lui offrant ses fesses, feignant de dormir ; ce qui excitait encore plus son mari qui, à peine réveillé, la pénétrait par derrière. Elle aimait qu'il la prenne violemment, qu'il enfonce sa grosse queue en elle d'un coup. » (PVJP, pp. 30- 31)

« Dès qu'ils ont franchi le seuil de la porte, elle ôte son foulard. Détache ses cheveux. Il la prend dans ses bras. L'embrasse. Elle aussi l'embrasse. Leurs souffles s'entremêlent. Une sensation inattendue bouleverse Soudabeh. Un trouble : une décharge électrique traverse son corps, son ventre. Son sexe, gorgé de sève, bat convulsivement, comme un cœur. Les mains de cet homme sont rassurantes, agiles, fermes. Ses bras ont le pouvoir d'un miracle et ses baisers le goût d'un rêve. Il la déshabille, dégrafe très habilement son soutien-gorge, fait glisser sa culotte en soie : « tu es sublime. » Il se déshabille, lui embrasse le bout des seins, le ventre, le pubis, puis enfouit la tête entre ses cuisses, caresse son clitoris avec sa langue, le prend dans sa bouche. Cris de plaisir. Jamais un client ne lui avait pris le sexe dans la bouche. Elle si, elle avait sucé tous ses clients. Elle ne savait même pas qu'un homme pouvait donner un tel plaisir à une femme. Il revient sur elle. Elle a connu des bites de toutes tailles et de toutes formes ; on l'a baisée dans toutes les positions et sous toutes les coutures ; cependant, à l'instant où le gland de ce sexe dur effleure l'entrée de son vagin, à l'instant où il la pénètre, elle est transportée. Possédée. Elle n'est plus elle. Elle est à lui. Le souffle de cet homme est différent de celui des autres. Sa peau est différente, son odeur est différente. Le corps de cet inconnu qui s'empare

Chapitre II : Manifestations thématiques

d'elle lui est familier. Sans champagne, sans feindre, Soudabeh fait l'amour et jouit plusieurs fois. Il éjacule. Après le premier coït, il la garde dans ses bras, comme si elle pouvait s'enlever. Il l'embrasse, la caresse, lui mordille le bout des seins. Elle prend son sexe dans la bouche. Le suce. Il gémit. Ils refont l'amour. Longuement. Lentement. Puis violemment. Sans un mot.» (PVJP, pp. 163-164)

« Nour s'arrête et se met à rire. Elle bombe un peu le torse. Elle tourne la tête pour vérifier que personne ne nous écoute, et se penche vers moi. « Un jour, tu sais, j'ai décidé d'être un mec. Je me suis dit, je sors en boîte, je choisis le mec que je veux et je me le fais. Voilà, j'avais besoin de faire ça, et je l'ai fait. Et c'était magnifique ! J'avais envie de lui. Il avait envie de moi. Pourquoi me retenir, qu'est-ce qui m'empêchait ? J'ai foncé et c'était bien. Je garde un souvenir incroyable de cette nuit-là. » (SM, p. 37) (Paroles de Nour)

« Trois ans après, je couchais sans savoir comment on couchait. Je faisais ça comme ça, n'importe comment, machinalement. Aucun homme ne m'a jamais appris à m'aimer ou à connaître mon corps. À 18 ans, j'ai compris ce qu'était un clitoris. J'étais avec un garçon qui ne voulait pas mettre une capote. Du coup, j'ai refusé la pénétration. On s'est frottés l'un à l'autre, et là, j'ai découvert que j'avais quelque chose qui pouvait me donner du plaisir. Je suis rentrée chez moi et, pendant une semaine, je n'ai rien fait d'autre que de me masturber. J'avais l'impression d'avoir fait la découverte du siècle : un truc gratuit, que tu peux faire seule. » (SM, pp. 57- 58) (Paroles de Zhor)

« Une fois j'ai eu une aventure avec un homme. Un coup d'une nuit et dont je savais que ça n'irait pas plus loin. C'était la première fois que je faisais ça, et ça m'a beaucoup plu de faire l'amour sans arrière-pensées.» (SM, p. 103) (Paroles de Malika)

II.8 .3 L'amour passionnel (amour moral et corporel)

La passion est l'état le plus naturel de l'être humain, que l'on est amené à connaître, du moins en général, plusieurs fois dans sa vie. C'est universel : toutes les cultures et toutes les époques connaissent la passion, qui touche l'immense majorité des individus. La passion amoureuse correspond à un stade de l'état amoureux, qui survient dans le moment le plus fort de la relation. L'état d'amour passionnel se traduit par un état psychique très particulier, dans lequel l'être aimé envahit toute notre sphère personnelle, nos pensées sont tournées vers lui, ainsi que notre mémoire. Nous sommes dans un état général d'exaltation, d'euphorie, on a l'impression de voir la vie en rose. Cet état de bonheur et de plaisir intense s'accompagne aussi d'une grande jouissance physique et sexuelle. Physiologiquement, cela

Chapitre II : Manifestations thématiques

se traduit par une augmentation de notre sommeil paradoxal, ce qui favorise les rêves qui nous permettent d'intégrer l'existence de l'autre au plus intime de nous-même, dans notre cerveau. Cette sensation de fusion, d'avoir trouvé notre complément absolu, celui que l'on attendait et qui nous complète parfaitement. Cet amour se manifeste dans les deux œuvres :

« Elle fait une longue sieste. L'odeur de l'inconnu sur son corps. Elle se réveille deux heures plus tard, lasse, sans se lever : « Il sera mon amant », murmure-t-elle en enfonçant la tête dans l'oreiller. Elle pense que cette rencontre correspond à son désir inavoué de tomber amoureuse. Le hasard ne se trompe jamais. Des années de prostitution l'avaient entraînée dans une passivité morbide, bien qu'elle fût en apparence gaie et souriante. Depuis ses treize ans, elle n'avait existé que pour assouvir le désir sexuel des hommes. Cette rencontre allait changer sa vie. Elle se sentait étonnamment vivante. Ce qu'elle voulait, c'était qu'il l'aimât. Elle, l'aimait déjà. Elle était amoureuse. Une fille a besoin d'amour. Même une pute. » (PVJP, p. 170)

« Des années après, je suis tombée follement amoureuse d'un homme. Et finalement, être amoureuse, ça aide. » Elle se met à rire, comme pour s'excuser de la naïveté dont elle croit faire preuve. « Voilà, j'étais amoureuse, c'est tout. Il savait comment s'y prendre. J'ai accepté. Et c'était bien. » (SM, p. 36) (Paroles de Nour)

II.8.4 La masturbation (amour moral et corporel de soi)

La masturbation est une stimulation des parties génitales permettant d'avoir du plaisir ou d'en donner. Elle provoque un bien-être et une grande détente.

Bien qu'elle représente des risques sanitaires éprouvés, s'adonner à la masturbation, selon de nombreux sexologues, participe à l'épanouissement de sa sexualité. Elle permet de découvrir son corps : les personnes plus à l'aise avec leurs corps sont plus attentives au désir de l'autre et à leur donner davantage de plaisir. La masturbation permet de mieux comprendre le mécanisme de l'excitation.

Elle est présente dans les deux œuvres djavannienne et slimaniennne pour exprimer l'amour corporel individuel, avec des femmes comme : Mouna, Zhor, Zahra, ... qui ne sont pas gênées d'évoquer la masturbation qui reste encore un sujet tabou. Elles ne se sentent pas honteuses de pratiquer cet acte qui peut les aider à s'épanouir :

« La première fois que j'ai eu du désir, c'était à l'âge de 17 ans : j'ai lu un livre dans lequel il y avait une scène érotique et je me suis mise à me masturber sans même m'en rendre

Chapitre II : Manifestations thématiques

compte. Après, je suis sortie avec un garçon. J'avais décidé de perdre ma virginité. Je lui ai demandé s'il voulait que nous fassions l'amour et il m'a dit non. Il a fallu que je le rassure, que je lui promette que je ne voulais rien de lui. Finalement on l'a fait, à ma manière.» (SM, p. 157) (Paroles de Mouna)

« Trois ans après, je couchais sans savoir comment on couchait. Je faisais ça comme ça, n'importe comment, machinalement. Aucun homme ne m'a jamais appris à m'aimer ou à connaître mon corps. À 18 ans, j'ai compris ce qu'était un clitoris. J'étais avec un garçon qui ne voulait pas mettre une capote. Du coup, j'ai refusé la pénétration. On s'est frottés l'un à l'autre, et là, j'ai découvert que j'avais quelque chose qui pouvait me donner du plaisir. Je suis rentrée chez moi et, pendant une semaine, je n'ai rien fait d'autre que de me masturber. J'avais l'impression d'avoir fait la découverte du siècle : un truc gratuit, que tu peux faire seule. » (SM, pp. 57- 58) (Paroles de Zhor)

« Un après-midi, nue dans la salle de bains, un petit miroir à moitié cassé à la main- le seul qu'il y eût à la maison-, elle passa, pour la première fois, de longues minutes à se regarder. Elle ne s'était jamais vue. Elle tenait le miroir devant ses seins- ils avaient grossi et étaient lourde, devant son ventre, sous son ventre, entre ses cuisses, puis le remontait devant ses seins ; émerveillée face à ce corps qui était, elle avait du mal à le croire, le sien. Elle se trouva très belle, même si elle ne se voyait que par petits bouts dans le miroir cassé sur lequel elle devait sans cesse essuyer la buée. D'une main, elle tenait le miroir devant ses seins et de l'autre, elle les caressait. Elle passait ses doigts fins, délicatement, autour de chaque téton : une excitation sexuelle étourdissante et inconnue s'empara d'elle. Elle redescendit le miroir devant son sexe et y enfonça son index. C'était chaud, humide, doux. Bien que pénétrée par son mari, elle ne s'était jamais touchée elle-même. Elle avait envie de s'allonger, de se caresser toute la journée, de laisser couler l'eau chaude sur son corps, entre ses cuisses. Elle était désirable, mais surtout elle désirait. Elle posa le miroir et pinça ses tétons dressés ; ça l'excitait au point de miauler comme une chatte en chaleur. » (PVJP, p. 30) (Zahra)

II.8.5 Le viol (source de haine corporelle)

Le viol se définit comme un acte de violence corporel par lequel et au cours duquel une personne non consentante est obligée, contrainte, à des relations sexuelles. Il est donc un acte commis sous la menace ou l'utilisation de la force contre une personne qui n'est pas consentante. Les deux auteures expriment leurs haines à cet acte sexuel et criminel par la voix de leurs personnages : *Soudabeh, Zhor, Nour, Rim...* :

« Avant qu'elle n'eût le temps d'ouvrir la portière pour s'échapper, il la plaqua sur la banquette et se mit sur elle. Il l'embrassa, de telles lèvres si désirables sont si rares. Elle se débattit, cria au secours. Il l'embrassa à nouveau. Elle lui mordit les lèvres. Il lui donna une

Chapitre II : Manifestations thématiques

gifle, puis baissa son froc et celui de la gamine. Il la gifla à nouveau. Une fois. Deux fois...Il continua à la gifler et ça l'excitait. En pleurant, elle le supplia au nom de Dieu. Il enfonça, d'un coup, son sexe dur en elle. Elle cria. Il éjacula aussitôt. Se laissa tomber sur le corps de Soudabeh. En se levant, il vit le sang sur sa bite, entre les cuisses juvéniles de sa proie. T'était vierge, en plus. Attention, ne salis pas la banquette-il ouvrit le coffre, sortit un chiffon gras. Tiens, nettoie avec ça. salope, tu m'as mordu les lèvres !putain, ça saigne. On est quittes, hein...Allongée sur la banquette, les jambes tremblantes, Soudabeh se rappela les mots de son amie au lendemain de sa nuit de noces : « C'est comme enfoncer, d'un coup de marteau, un clou. Ça fait mal, ça déchire, ça saigne. » Elle remonta son pantalon, se cacha dans son tchador. » (PVJP, pp. 45-46)

« Quand j'avais 5 ans, un cousin me faisait des attouchements. » Elle a prononcé cette phrase brusquement, sans reprendre son souffle. « J'ai passé mon adolescence seule. Pendant des années, j'ai refusé tout contact avec des garçons. Après mon bac, je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ai décidé d'en parler avec des copines. Ça m'a libérée. Quand c'est arrivé, j'étais tellement petite, je ne savais pas. On n'a jamais eu à discuter de ça chez nous. Je n'avais jamais entendu quelqu'un parler de sexualité. Ce que c'est qu'un attouchement, comment une femme tombe enceinte... Tout ça, il a fallu attendre le lycée pour que j'en entende parler. Et encore, c'était en cours de biologie, c'est-à-dire d'une manière très froide. Scientifique. » (SM, pp. 34- 35) (Paroles de Nour)

« Toute mon enfance, on m'a répété que coucher était mal, mais ça ne m'est jamais rentré dans la tête. Et le hasard a voulu que ma première fois soit un viol, par trois hommes, quand j'avais 15 ans. J'allais du lycée au cours du soir. Le premier m'a fait entrer dans une pièce. Il m'a enfermée. Je n'ai rien compris. Un autre mec est rentré et il m'a violée. J'étais vierge et j'ai perdu du sang, ce qui l'a étonné, je crois. Pour eux, j'étais une pute. Le troisième a terminé le travail. Je me suis levée et rhabillée. J'ai pris le bus et je suis rentrée chez moi. À l'époque, je crois que j'avais plus peur de mes parents ou de la société que du viol lui-même. » (SM, pp. 56-57) (Paroles de Zhor)

« Avec mes copines, on parle tout le temps de sexe. On brise ce silence dans lequel nous avaient enfermées nos parents. C'est le grand réveil et c'est génial ! D'ailleurs, toutes mes copines disent la même chose : le Marocain ne connaît pas les préliminaires. Il est centré sur son plaisir à lui. Ensuite, il se lève, il prend une douche, et voilà. Il n'y a aucune romance, aucun échange, aucune délicatesse. Beaucoup de femmes se sentent violées quand elles font l'amour. » (SM, p. 145) (Paroles de Rim)

II.8. 6 Asexualité (haine corporelle), homosexualité (amour moral et corporel) et humiliation sexuelle (haine morale et corporelle)

Le fait de ne pas aimer le sexe porte un nom : l'asexualité. Être asexuelle signifie que l'on ne ressent aucune attirance sexuelle ni pour les hommes, ni pour les femmes. Tout comme l'hétérosexualité, l'homosexualité ou la bisexualité, l'asexualité est une manière d'être, une orientation sexuelle qu'on ne choisit pas. Personne ne décide d'être attiré par telle ou telle personne. Elle se manifeste dans les deux œuvres, où les deux auteures expriment leurs haines au sexe à travers leurs personnages dans ces extraits :

« Zahra se jeta dans ses bras, visage en larmes. Curieuse et impatiente, Soudabeh la questionna. Elle lui dit que c'était comme « enfoncer d'un coup de marteau un clou. Ça fait mal, ça déchire, ça saigne, puis ça pique ». Soudabeh fut très déçue et consola son amie. Son époux avait dépucelé la gamine sans égard ni tendresse. Brutalement. Ce qui l'avait fait jouir puissamment. Préparer sa très épouse avec des caresses et des baisers, l'exciter de sorte que son vagin fût humide et prêt à être pénétrer était une vision avilissante et dégradante pour la sexualité virile des hommes de son milieu. On pénètre sa femme avec force, d'un coup, comme on enfonce une porte. Comme on viole. On pénètre sa femme vagin sec et fermé avant qu'elle n'écarte les cuisses comme une pute. La première soirée, son mari l'avait pénétrée trois fois. Sa vulve lisse et encore sans poils, son vagin petit et étroit étaient irrités, blessés et douloureux. » (PVJP, pp. 19-20)

« Beaucoup des hommes avec qui j'ai eu des relations sexuelles étaient très égoïstes. À un moment, j'étais même dégoûtée du sexe : je lui faisais plaisir à lui, mais moi, c'est comme si je n'étais pas là. » (SM, p. 37) (Paroles de Nour)

« Je discutais dernièrement avec une de mes amies de classe. C'est une femme très pieuse, voilée, qui n'est jamais sortie des lignes qu'on lui a fixées. Elle s'est mariée jeune. Elle m'avait raconté, quelques mois après son mariage, qu'elle n'avait jamais eu d'orgasme. "Je n'aime pas son corps. Son contact me dégoûte" » (SM, p. 160) (Paroles de Mouna)

Une humiliation est un rabaissement de l'autre conduisant à une mortification, un état d'impuissance ou soumission. Elle peut être faire depuis une agression, intimidation, maltraitance physique ou mentale. Elle se présente dans les deux œuvres comme par exemple dans cet extrait slimanien qui exprime la haine de l'agression physique d'une femme par son mari et dans les extraits djavannien qui exprime la haine à l'humiliation physique et mentale :

Chapitre II : Manifestations thématiques

« Mon mari me battait, m'humiliait. Je ne savais plus comment m'en sortir. À l'époque, le Code de la famille n'avait pas été réformé et je savais que j'allais perdre la garde de mes enfants. Je l'ai quitté et je me suis réfugiée chez mes parents. Là, ça a été insupportable. Mes parents ne m'ont pas du tout soutenu, au contraire. Ils me reprochaient d'être partie. Mon divorce leur faisait honte. Ils savaient que je me faisais battre, ils voyaient les bleus sur mon visage et mon corps, mais ils m'accusaient de mentir. Ils m'accueillaient deux jours et ils me renvoyaient chez moi. Ça a été un calvaire avec mes enfants : j'allais les voir à l'école, je faisais tout pour garder le contact. Si je suis partie, c'est pour sauver ma peau.» (SM, pp. 142-143) (Paroles de Rim)

« Zahra, que son mari n'approchait plus, fut en proie à la dépression et au baby-blues trois mois avant la naissance de son enfant. Il avait éloigné son matelas de celui de sa femme pour laisser au bébé- un fils espérait-il, la place de grandir. Zahra n'avait plus aucune possibilité de glisser sa main, en catimini, dans son pyjama, la nuit. Durant les mois d'abstinence avec sa femme, il se payait des putes. Des très jeunes. Quatorze, quinze ans. » (PVJP, pp. 71-72)

« ... Ici, la prostitution touche tous les milieux et tous les âges. Des petites maisons closes clandestines sont dans toutes les rues. Vous ne savez jamais où vous mettez les pieds. Des gamines de dix ans se prostituent pour un repas chaud. Tout le monde est devenu proxénète. Mes clients le savent : avec moi, le contrat est clair et doit être respecté. Certains de mes clients allaient chez les putes pour déverser leur haine sur elles, pour les baiser, leur jeter l'argent à la figure et les humilier, tout simplement parce qu'ils se sentaient humiliés eux-mêmes par la société et par les femmes qu'ils avaient désirées et n'avaient jamais eues. Ils se haïssaient et cherchaient une pute pour se défouler. » (PVJP, pp. 81-82) (Paroles de Shahnaz)

L'humiliation peut être une pratique sexuelle consentante. Ce type d'humiliation engage des activités souvent sadomasochistes. C'est un type d'humiliation psychologique dans un contexte sexuel durant lequel un individu gagne du plaisir et une excitation érotique à l'aide d'un partenaire lorsqu'il se sent rabaissé et humilié ; souvent en conjonction avec la stimulation sexuelle d'un ou des deux partenaires durant l'activité. Elle se manifeste dans ces extraits Djavannien qui expriment la haine envers cet acte :

« ...Il m'a fait pivoter et m'a jetée carrément sur la grande table à manger moderne en verre. Il a parachevé son tableau en soulevant ma robe complètement jusqu'à la ceinture. J'étais allongée jusqu'à la taille sur la table, la moitié du visage collée sur le verre épais et froid. André et Igor, venez ! Ils me prirent chacun une main, écartant mes deux bras. De son côté, le maître de cérémonie écartait largement mes deux jambes et glissait sous mon bas-ventre un coussin bien rembourré : j'offrais mon cul et mon con à tous les regards tandis que le mien se perdait dans les arabesques du tapis-de Tabriz il me semble- qui couvrait la vaste pièce. Je fermai les

Chapitre II : Manifestations thématiques

yeux. Je suis restée deux trois minutes dans cette position indécente et inconfortable. Les mecs installaient l'autre fille dans la même position, à l'autre bout de la table. Nos regards se sont croisés, puis soigneusement évités. » Elle s'interrompt. Hoche la tête sans lever les yeux. « ...Je ne sais pas pourquoi je me suis pas levée. Pourquoi je n'ai pas protesté. S'ils avaient été mes compatriotes, je n'aurais jamais accepté cette humiliation, même si j'avais ingurgité quelques verres de whisky. Je crois que j'étais intimidée devant ces hommes français et russes. Complexe d'infériorité. Un doigt se glissait dans mon vagin, en explorait doucement les profondeurs, en testant l'élasticité et l'humidité. Cette caresse légère et la sensation d'être livrée à l'innombrables inconnus-des mains fermes s'étaient emparées maintenant de mes deux chevilles et me maintenant écartelée- me communiquèrent une forme inédite de peur et d'excitation : je pensais que ces étrangers avaient des goûts sexuels assez tordus et sophistiqués. L'assaut brutal d'une très grosse queue me déchira soudain l'anus et me pénétra le rectum. J'ai hurlé. La douleur était vive, violente. Je continuer à hurler, mais les coups de sape ne ralentissaient pas pour autant. Les mains sur mes chevilles, sur mes hanches changeaient et la bite qui me défonçait le cul aussi. J'ai cessé de hurler lorsque j'ai entendu les cris de ma collègue. Nous n'étions plus que des proies sacrifiées à des maîtres indifférents et salaces, des sadiques que notre humiliation et notre souffrance excitaient. Lorsqu'ils m'ont lâchée enfin après m'avoir déchiré le cul, paralysé, j'avais du mal à me redresser. Sans regarder personne, surtout pas ma collègue, j'ai ramassé ma culotte au pied de divan. Le Bob iranien a réapparu. J'ai pris mon argent, sans le compter, j'ai enfilé mon manteau, remis mon foulard et quitté la maison la première. Escort ou non, désormais j'étais vraiment devenue une pute, rien qu'une pute. » (PVJP, pp. 122-123) (Paroles de Laleh)

« Ils m'ont tuée. Ça a duré plus de deux heures. Ils me reprochaient mes lèvres très fines. L'un d'eux n'arrêtait pas d'aboyer : C'est quoi cette bouche ? Ce trou du cul de poulet ? Ils m'ont tellement humiliée. J'avais une bite dans la bouche et une dans ma chatte. Deux bites. Vous vous rendez compte ? Tout ce qu'ils voient dans les films porno, ils veulent le pratiquer sur nous. A la fin, ils ont pissé sur moi. Rien ne leur fait honte. Même les assassins sont mieux traités que nous. » (PVJP, p. 103) (Paroles de Tahmineh)

« J'ai une amie qui habite près de chez moi. Elle m'a raconté que son mari voulait faire l'amour trois à quatre fois par jour. Il ne lui demande pas son avis. Tu vois ce que je veux dire ? » Me dit-elle. Oui, je vois, il la viole. Je me rends compte que je ne sais pas dire viol en arabe, mais ma nounou et moi nous sommes comprises. » (SM, p. 86) (Paroles de Jamila)

L'homosexualité correspond à une attirance pour une personne du même sexe que le sien. La société moderne l'a longtemps condamnée. Aujourd'hui encore, les personnes homosexuelles souffrent souvent du regard de la société, malgré que les homosexuels sont de mieux en mieux acceptés par la société. En France, c'est en 1999 qu'a été instauré le

Chapitre II : Manifestations thématiques

pacte civil de solidarité (Pacs) qui reconnaît deux personnes du même sexe en tant que couple. Le 17 mai 2013, la France a légalisé le mariage pour tous, et ouvre également la voie de l'adoption à ces couples mariés. Leïla Slimani aborde ce sujet dans son recueil où elle exprime la haine à travers sa voix et celle de ses personnages :

« Chez les conservateurs, comme chez une grande partie de la société marocaine, s'est installée l'idée d'une séparation étanche entre l'espace public et l'espace privé. On invoque alors le fameux hadith « Idha ibtoulitoum fa istatirou » « si vous êtes tombés sous la tentation, faites-le discrètement ») comme une manière d'admettre la part humaine et naturelle de la tentation et des rapports sexuels en dehors du mariage, mais il faut que le tout se passe dans l'espace privé. C'est l'argument que brandissent les islamistes dans le débat sur l'homosexualité : on refuse de tolérer et d'accepter l'homosexualité, mais on ne cherchera pas à connaître ce qui se passe derrière les portes d'une chambre. Cela explique pourquoi le PJD a condamné l'agression d'un couple homosexuel, à l'intérieur d'une maison à Beni Mellal. » (SM, p. 51) (Paroles de Leïla Slimani)

« Les gens ont énormément de mal à comprendre les droits et libertés individuels. Quand on défend l'homosexualité, on se fait accuser de vouloir rendre tous les Marocains homosexuels ou d'encourager la décadence des mœurs. La société veut seulement qu'on ne sache pas ce que tu fais de "mal". Leur leitmotiv est simple : "Ne crains pas Dieu, encore moins tes valeurs propres, mais crains surtout le regard de l'autre." Il ne faut pas déranger, c'est tout. » (SM, p. 154) (Paroles de Sanaa El Aji)

« J'ai connu Mouna il y a quelques années et elle n'a jamais caché son homosexualité. Il lui était arrivé de me parler de sa relation au Maroc. Plusieurs fois, elle a exprimé son sentiment de révolte par rapport au conservatisme des esprits, à l'immixtion de la société ou de la famille dans la vie privée des individus. Durant l'hiver 2015, je l'ai contactée et je lui ai demandé si elle accepterait de témoigner pour moi. Après un temps de réflexion, elle a accepté, à la condition que je protège son anonymat. Son prénom a donc été modifié. » (SM, p. 155) (Paroles de Leïla Slimani)

« La première fois que je suis tombée amoureuse, c'était d'une femme. Je n'ai pas du tout été perturbée. C'était naturel pour moi. C'était une étrangère, très libre et je l'admirais beaucoup. J'étais très amoureuse et donc heureuse. Je ne me suis posé des questions qu'après notre rupture. Je ne l'ai dit à personne dans ma famille, sauf à mon frère. Il était étonné mais, sur le coup, il ne m'a pas jugée. Toutefois, les années passant, il n'a pas arrêté de me demander : "Alors, quand est-ce que tu nous présentes quelqu'un ?" Je savais que par "quelqu'un" il voulait dire "un homme" et que mon homosexualité n'était pour lui qu'un caprice, une passade de jeunesse. Je ne me définis pas comme "homosexuelle". En fait, je n'ai pas d'identité : ni de

Chapitre II : Manifestations thématiques

genre ni sexuelle. Je ne me suis jamais sentie enfermée dans ces catégories. Je n'ai jamais eu besoin de me mettre dans une case. Je ne me suis sentie homosexuelle qu'à partir du jour où je l'ai dit à mes parents. Je pensais que ça n'avait aucun sens de cacher ça et de laisser ma mère rêver à mon mariage et à la naissance de ses petits-enfants. Tous les jours ma mère me disait : "Mais tu ne plais à personne ? Ce n'est pas normal. Pourquoi tu ne vas pas vers les garçons ?" Ça devenait vraiment oppressant. Je venais d'avoir 30 ans et ce mensonge n'avait plus lieu d'être. Je n'avais pas vraiment conscience de la déflagration que j'allais provoquer. Je pensais qu'elle le savait déjà mais qu'elle ne voulait pas se l'avouer. Depuis des années, ma mère voyait bien que je n'avais que des copines. Elle l'a très mal vécu. Elle a commencé à prier, elle qui n'a jamais prié. Elle disait que c'était Dieu qui l'avait punie. Elle a beaucoup culpabilisé mon père de nous avoir donné une éducation trop libre. Elle n'a plus voulu que ma sœur aille à l'étranger. C'était devenu pour elle le lieu de la corruption morale et de la décadence. Au bout d'un mois, elle a commencé à changer complètement. Elle est devenue au contraire très douce. Elle me considère comme malade, handicapée. Elle pense que j'ai un problème qui se réglera par son amour, et aussi par des séances chez le psychiatre. Elle est persuadée qu'un médecin pourrait me soigner de cette "maladie." » (SM, pp. 157-158) (Paroles de Mouna)

Conclusion

Conclusion

Notre analyse des deux textes de Leïla Slimani et Chahdortt Djavann nous a amené à explorer deux écritures audacieuses de la littérature francophone féminine contemporaine, permettant à Djavann et Slimani de trouver une place dans la littérature française, plus précisément, dans la littérature migrante en France, avec une thématique qui brave les tabous et les interdits, tourne particulièrement autour de la société musulmane et de la situation des femmes musulmanes opprimées corporellement et sexuellement.

Le but du présent mémoire a été d'examiner les différentes manifestations de l'amour et de la haine dans l'écriture djavannienne et slimanienne. Nous avons pu distinguer plusieurs témoignages de ce genre thématique, dans ses deux dimensions corporelle et affectif et surtout dans sa vision transculturelle, c'est-à-dire la transition d'une culture d'origine à une culture d'arrivée, et notamment sa dimension sociale : l'amour de l'écriture et de la langue française va dans l'objectif d'exprimer un amour de liberté et un désir de paix, se révolter contre la haine exercée par une société qui a faussé les valeurs de la religion pour les intérêts des hommes.

Plusieurs images illustratives variées entre le fictif et l'effectif pour exposer et illustrer deux pensées fondamentales celle de la haine et de l'amour : l'amour maternel (amour moral), l'amour platonique (amour moral), la sexualité qui englobe : *la virginité* (haine corporelle), *l'amour charnel* (amour corporel), *l'amour passionnel* (amour moral et corporel), la *masturbation* (amour moral et corporel de soi), *le viol* (haine corporelle), *l'asexualité* (haine corporelle), *l'humiliation sexuelle* (haine corporelle et moral), *l'homosexualité* (amour corporel et moral).

C'est à partir de l'intégration dans une nouvelle société et l'adoption de nouvelles cultures différentes que Leïla Slimani et Chahdortt Djavann arrivent à faire apparaître non seulement la distance entre la culture de son pays natal et celle du pays d'arrivée mais beaucoup plus leurs positions personnelles par rapport à ces deux extrémités haine et amour.

Conclusion

Loin de leurs pays d'origine et libérées de l'obligation de garder le silence et avec le profond désir d'être libres, les deux auteures transmettent des messages rebelles mais très actuels à l'encontre de la religion, la politique et surtout l'amour et la sexualité. À travers leurs voix représentées surtout par leurs personnages féminins et par le biais d'une écriture qui traduit une représentation de la réalité de la société marocaine et iranienne, apparaît une écriture qui a redonné à ces deux auteures du souffle à leurs vies et elle leurs a appris à dépasser leurs chagrins et à critiquer leurs pays d'origine.

Bibliographie

Bibliographie

I. Corpus d'étude :

1. DJAVANN, Chahdortt, *Les putes voilées n'iront jamais au paradis!*, Grasset et Fasquelle, 2016.
2. SLIMANI, Leïla : *Sexe et mensonges, la vie sexuelle au Maroc*, Les Arènes, Paris, 2017.

II. Autres œuvres des deux auteures

Romans :

1. DJAVANN, Chahdortt, *Bas les voiles !*, Folio, 2003.
2. SLIMANI, Leïla, *Dans le jardin de l'ogre*, Gallimard, 2014.

Essais :

1. DJAVANN, Chahdortt, *À mon corps défendant, l'occident*, Flammarion, 2007.

III. Ouvrages théoriques :

1. AROUA, Ahmed, *L'Islam et la morale des sexes*, Office des publications universitaires, Edition 4. 16. 2308, Ben Aknoun (Alger), 1998.
2. BEKRI, Tahar, *De la littérature tunisienne et maghrébine*, Paris, L'Harmattan, 1999.
3. CHEBEL, Malek, *Liminaire arabo-musulman*, Paris, Quadrige/puf, 2002.
4. DÉJEUX, Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris, Éditions Karthala, 1994.
5. DURAS, M., *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993.
6. HAREL, S, *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal (Québec), XYZ éditeur, 2005.
7. LARONDE, Michel, *Autour du roman beur. Immigration et identité*, Paris, Editions L'Harmattan, 1993.
8. LEBRUN, M et COLLÈS, L, *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique – France – Québec - Suisse*. Belgique, E.M.E. & InterCommunications, sprl, 2007.
9. MOKHTARI, Rachid, *Le nouveau souffle du roman algérien*, édition chihab, 2000.
10. NDIAYE, Christiane, *Introduction aux littératures francophones : Afrique. Caraïbe. Maghreb*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004.

IV. Dictionnaires :

1. CHEBEL, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Edition Albin Michel, S.A, 1995.
2. GAID, Tahar, *Dictionnaire élémentaire de l'Islam*, Office Des Publication Universitaires, 1982.
3. Rey-Debove Josette et Rey Alain, *Le nouveau Petit Robert*, Paris, VUEF, 2003.

V. Articles, mémoires, thèses et autres :

1. Laetitia Nanquette, le roman en français des écrivaines iraniennes : l'exemple de Cimetière de verre Sorour Kasmaï, n°83, octobre 2012. (La revue de Téhéran) in www.teheran.ir/spip.php?article1634
2. Mahmoud Reza Gashmardi, Ebrahim Salimikouchi, Parcours de la francophonie en Iran : une francophonie latente, *Alternative Francophone vol.1, 4(2011): 99-112* in <http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/af> (Consulté le 15 mars 2018).
3. Svante Lindberg, *Pratique de l'ici, altérité et identité dans six romans québécois des années 1989-2002*, Thèse de doctorat, Université de Stockholm, 2005. ainsi que l'article « Migrantlitteraturs poetik. Simon Harels *Les passages obligés de l'écriture migrante* », dans *Finsk tidskrift*, n°1/2 2009.
4. Marie-Claire Boons, *La psychanalyse et la question de l'amour*. Re transcription d'une conférence donnée en mai 2001 à Namur aux facultés Notre-Dame de la Paix à la demande de Jean-Pierre Lebrun. (pdf)

VI. Sitographie:

1. <https://www.franceculture.fr/emission...> (Consulté le 5 mars 2018).
2. www.dailymotion.com/Europe1fr (Consulté le 5 mars 2018).
3. <http://www.aquadesign.be/actu/article-8803.php> (Consulté le 30 mars 2018).
4. <http://www.evene.fr/tout/chahdortt-djavann> (Consulté le 5 nov. 2017).
5. https://fr.wikipedia.org/wiki/Leïla_Slimani (Consulté le 5 nov. 2017).
6. Djavann, Chahdortt. « Le français est ma patrie », *Bibliobs*. URL : < <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20131029.OBS3150/chahdortt-djavann-le-francais-est-ma-patrie.html> > (Consulté le 5 nov. 2017).
7. https://fr.wikipedia.org/wiki/Catégorie:Écrivain_iranien. (Consulté le 2 fév. 2018)
8. <https://www.babelio.com/livres-/litterature-iranienne/4581> (Consulté le 2 fév. 2018)

9. <https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2008-4-page-167> (Consulté le 2 fév. 2018)
10. <http://www.aquadesign.be/actu/article-8803.php> (Consulté le 30 mars 2018).
11. https://fr.wikipedia.org/wiki/Assia_Djebar (consulté le 07 jan.2018)
12. https://fr.wikipedia.org/wiki/A%C3%AFcha_Lemsine (consulté le 07 jan.2018)
13. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%AFssa_Bey (consulté le 07 jan.2018)
14. https://fr.wikipedia.org/wiki/Malika_Mokeddem (consulté le 07 jan.2018)
15. https://fr.wikipedia.org/wiki/Marjane_Satrapi (Consulté le 5 nov. 2017)
16. https://fr.wikipedia.org/wiki/Sorour_Kasma%C3%AF (Consulté le 5 nov. 2017)
17. https://fr.wikipedia.org/wiki/Fariba_Hachtroudi (Consulté le 5 nov. 2017)
18. https://fr.wikipedia.org/wiki/Delphine_Minoui (Consulté le 5 nov. 2017)
19. https://fr.wikipedia.org/wiki/Abnousse_Shalmani (Consulté le 5 nov. 2017)
20. https://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9gar_Djavadi (Consulté le 5 nov. 2017)
21. https://fr.wikipedia.org/wiki/Nahal_Tajadod (Consulté le 5 nov. 2017)
22. https://fr.wikipedia.org/wiki/Djamila_Deb%C3%A8che (consulté le 07 jan.2018)
23. https://sprak.gu.se/digitalAssets/1337/1337204_--16-berinson-skrift (consulté le 07 jan.2018)

Résumé

Cette recherche expose les différentes manifestations de l'amour et de la haine dans l'écriture de *Leïla Slimani* et *Chahdortt Djavann*. Dans cette étude, nous tentons de comparer deux ouvrages : *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* de *Chahdortt Djavann*. Et *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc* de *Leïla Slimani*, qui, au carrefour de l'écriture féminine, se croisent des cultures occidentales et arabo-musulmanes (laïques et religieuses). Notre objectif se résume dans l'exposition de la vision des auteures des notions de l'amour et de la haine dans deux dimensions, une corporelle et autre affectif dans deux cultures différentes.

Mots-clés : Haine / Amour/migration

Abstract

This research exposes the different manifestations of the love's and the hate notions in the writing of *Leïla Slimani* and *Chahdortt Djavann*. In this study we try to compare two works: *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* (*Veiled whores will never go to heaven!*) of *Chahdortt Djavann*, and *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc* (*Sex and lies: sex life in Morocco*) of *Leïla Slimani*, Which is crossing in the feminine writing two cultures : one occidental and the other arabo-muslims (secular and religious).. Our objective is summarized in the exposition of the author's visions of the nations of love and hate in two different dimensions, one is corporal and the other is affective, in two different cultures.

Key-words : hate / love / migration

ملخص

يعرض هذا البحث مفهومي الحب والكره في كتابه ليلي سليمان وشادورت دجافان. في هذه الدراسة، نحاول مقارنة عمليتين: *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* (العاهرات المحجبات لن تذهبن أبدًا إلى الجنة!) لتشادورت دجافان. و *Sexe et mensonges : La vie sexuelle au Maroc* (جنس وأكاذيب: الحياة الجنسية في المغرب) ليلي سليمان. واللذان تتقابلان من خلال التقاء الثقافة الغربية مع نظيرتها العربية الإسلامية (علمانية ودينية). يتلخص هدفنا في عرض رؤية المؤلفتين لمفاهيم الحب والكره في بعديهما الجسدي والاحساسي في كلا الثقافتين.

الكلمات الرئيسية: الكره / الحب / الهجرة